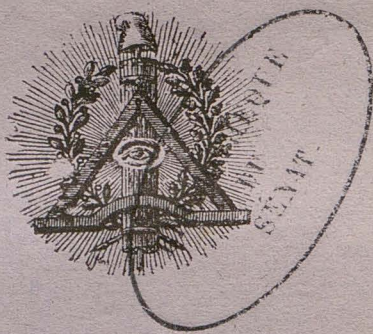


Cote 523

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

L'ARTISTE PATRIOTE,

OU

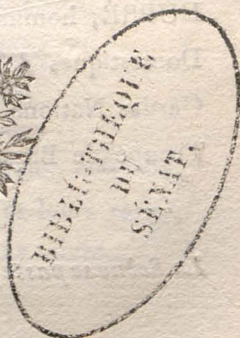
LA VENTE DES BIENS NATIONAUX,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Par M. DUPUIS de Bourg-en-Bresse.

*Représentée pour la première fois à Paris, le
premier Août, l'an troisième de la liberté.*



A PARIS,

Chez GUEFFIER, Libraire, Quai des Augustins
& chez L'AUTEUR, rue du Croissant, No. 6.

1791.

PERSONNAGES.

Monsieur CLERVILLE, Père d'Elise.

Madame DUROSIER, sa Sœur, femme ridicule
et coquette, amoureuse de Henri.

ELISE, Fille de M. Clerville, amante de Henri.

HENRI, Peintre et Poète, Amant d'Elise.

LOUIS, Jardinier de M. Clerville.

ROSETTE, suivante de Madame Durosier.

VERMON, Aristocrate.

L'EVÊQUE de . . . autre Aristocrate.

DUPRÉ, homme attaché à l'Evêque [et à Vernon.

Domestiques de M. Clerville.

Cardes Nationales.

Troupe de Brigands.

La Scène se passe dans le Château de M. Clerville.

ÉPITRE DÉDICATOIRE A THÉRÈSE.

Qu'un autre vende à la richesse,
Et son hommage et son encens,
Et qu'il célèbre avec bassesse,
Les sots, les rois, et les tyrans.
Moi, qui ne sent pour eux qu'une haine mortelle,
Qui méprise leur or, leurs titres et leurs rangs,
Je vais offrir mes vers aux vertus, aux talens.

Thérèse, des vertus vous êtes le modèle,
Vous avez mille attraits, qui captivent mes sens,
Thérèse, c'est à vous que j'offre mon hommage,
Et que je consacre mes chants.
Daignez recevoir mon ouvrage,

Je l'embellis de votre nom.
 Ah ! si mon trop faible crayon
 Pouvait y tracer votre image,
 Combien je le rendrais intéressant et beau !
 Mais vous seule pouvez tracer votre tableau.
 Quoique très-jeune encor dans l'art divin d'Appelles,
 Vous sûtes acquérir de la célébrité.
 L'amour qui vous chérit, vous a prêté ses ailes,
 Pour arriver plutôt à l'immortalité.



L'ARTISTE PATRIOTE,
OU
LA VENTE
DES BIENS NATIONAUX.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un jardin orné de fleurs et de statues ; on voit dans le fond des allées d'arbres et un jet d'eau, et sur le devant, des deux côtés de la scène, d'autres arbres taillés en berceau. Le château de M. Clerville est censé être sur un de ces côtés.

SCÈNE PREMIÈRE.

Lorsque l'on lève la toile, Henri paraît assis sous un berceau qui est sur le devant de la scène ; il est occupé à composer des vers. Louis est au fond du théâtre, qui travaille dans le jardin.

HENRI, LOUIS.

LOUIS.

J'ENTENDS par-là quelqu'un. Ah ! c'est Monsieur Henri ;
Tous les jours je le vois sous ce berceau fleuri ;

A

(2)

Il rêve , il se promène , il écrit , il déclame.
Tantôt il paraît morne , et tantôt il s'enflamme ;
Il prononce les mots de Constitution ,
De Roi , de liberté , de Loi , de Nation.

H E N R I .

Ah ! lorsque l'on écrit pour l'objet que l'on aime ,
Que la rime est facile ! elle vient d'elle-même.

(*Il écrit.*)

L O U I S , toujours au fond du théâtre.

Mademoiselle Élise est l'objet de ses vœux ,
Il en parle souvent , il en est amoureux.
Peut-être en ce moment il fait des vers pour elle.
La fille de mon maître est douce , aimable et belle ,
Elle mérite bien que l'on en soit épris.

H E N R I .

Votre nom , chère Élise est dans tous mes écrits ,
Ils respirent par-tout le feu qui me dévore ;
Mais ces écrits de vous sont ignorés encore.
J'ai crains jusqu'à ce jour de vous ouvrir mon cœur.

(*Il se lève et se promène.*)

L O U I S .

Voilà qu'il se promène ; il a l'air bien rêveur.
Lorsqu'à rêver ainsi son âme s'abandonne ,
Rien ne peut le distraire , il ne peut voir personne ;
Je serais devant lui qu'il ne me verrait pas.
Essayons. Aussi bien je me sens un peu las ;
Il faut que je m'amuse , et que je me repose.

(*Il va se mettre devant Henri qui ne le voit point , et il se promène à côté de lui sans être aperçu.*)

Je ne fais pas des vers ; mais je fais de la prose ;
Je sais que ce n'est pas un très-rare talent ,
Ce n'est pas difficile , on en fait en parlant.
J'ai fait des motions qui valaient bien des rimes ;
Au village on les trouve admirables , sublimes.

H E N R I , s'arrête et déclame ; Louis s'arrête aussi.

Belle Élise , l'amour est un présent des Dieux ,
Et c'est ce sentiment qui nous rapproche d'eux !

LOUIS, *déclamant aussi et contrefaisant Henri.*

Belle Élise, l'amour le trouble et l'inquiète,
Et c'est ce sentiment qui lui tourne la tête.

HENRI, *déclamant encore.*

Les Dieux même, les Dieux ont aimé comme nous.

(*En disant ce vers il fait un geste, et il donne de sa main
au visage de Louis qui est près de lui.*)

LOUIS.

Ah ! doucement, Monsieur, prenez donc garde à vous.

HENRI.

Je ne vous voyais pas. Pardonnez, je vous prie ;
J'étais ici plongé dans une rêverie.
J'étais distrait.

LOUIS.

Vraiment, cela se voit assez.

HENRI.

Mais que faisiez-vous là, Louis ?

LOUIS.

Mais, je ne sais.

Comme vous, je rêvais. Vous nous parliez d'Élise ;
Moi, je vous écoutais. D'où naît cette surprise ?

HENRI.

Moi ! je parlais d'Élise ?

LOUIS.

Eh ! oui vous en parliez,

Et même avec chaleur.

HENRI.

Qu'ai-je dit ?

LOUIS.

Vous disiez,

Que vous l'aimez.

H E N R I.

Qui ! moi ! votre erreur est extrême :

(*A part.*)

Quoi ! j'ai pu me trahir !

L O U I S.

Monsieur , votre cœur aime ,
Je le sais , et vingt fois vous l'avez dit ici ;
Je sais de plus encor que l'on vous aime aussi.

H E N R I, *vivement.*

Que l'on m'aime !

L O U I S.

Sans doute. Eh ! ce mot vous enflamme.

H E N R I.

Ce mot jette , il est vrai , le trouble dans mon ame ;
Et vous me surprenez.

L O U I S.

Je dis ce que j'ai vu.

H E N R I.

Eh , comment !

L O U I S.

Oui , Monsieur , j'ai souvent entendu
Mademoiselle Elise , au fond de cette allée ,
S'entretenir de vous ; son ame était troublée.
Et moi , qui m'y connais , j'ai bien vu que l'amour
Avait touché son cœur. Enfin dans ce séjour ,
Tout le monde vous aime , et vous avez su plaire ,
A la tante , à la nièce , ainsi qu'à son bon père ;
Mais la tante , sur-tout , Madame Durossier ,
Qui va toujours parlant d'amour , de Chevalier.
Cette veuve galante est de vous très-éprise ;
Elle vous aime encore , Monsieur , bien plus qu'Elise.
Elle est folle de vous.

H E N R I.

Tant pis.

(5)

LOUIS.

Comment , tant pis !

HENRI.

Puisque vous savez tout , sachez mon cher Louis ,
Que son amour m'obsède , et qu'elle me désole.

LOUIS.

Cette femme , entre nons , est ridicule et folle ;

HENRI.

Je ne sais point flatter , et mon ame est sans fard ;
Mais j'ai cru lui devoir témoigner quelqu'égard.
Je dois la ménager , elle peut m'être utile ;
Enfin elle est la sœur de ce Monsieur Clerville ,
De ce mortel sensible autant que vertueux ,
Qui s'est montré pour moi si bon , si généreux.
Quant les beaux arts fuyaient les rives de la Seine ,
Livrés à la discorde , à la guerre , à la haine ;
J'arrivai dans ces lieux , malheureux , sans appui.
Il me vit , m'accueillit , et me reçut chez lui.
Je fus ici bientôt comme dans ma famille ,
J'enseignais le dessin , la peinture à sa fille ,

(*A part.*)

Qui depuis dans ce cœur fit naître tant d'amour !

LOUIS.

Si vous êtes heureux d'habiter ce séjour ,
Nous le sommes encor bien plus que vous peut-être
De vous y posséder , vous avez fait renaître
Le bonheur et la paix qui fuyaient de ces lieux.
Vous avez confondu des Moines factieux ,
Qui voulaient égarer des citoyens stupides ,
Que l'or ou des sermons rendent faibles , perfides.
Ces Moines contre nous voulaient les animer ,
De sabres , de poignards ils voulaient les armer
Pour défendre leur biens et leurs vieux tabernacles.
Mais , Monsieur , votre voix a produit des miracles.
Ces poignards sont tombés des mains de ces boureaux ,
Et l'on vend aujourd'hui les biens nationaux.
Les Moines furieux en étouffent de rage.
Ce coup a fait , dit-on , fort maigrir leur visage.

Dès long-tems à l'Eglise ils ne paraissent plus.
Monsieur Clerville acquiert pour deux cents mille écus
De leurs biens.

HENRI.

Je le sais.

LOUIS.

Mon ame en est ravie.
Ils n'ont plus d'espérance ; ils sont à l'agonie,
Ils ne causeront plus de troubles , ni de maux.
Quel bonheur pour la France ! ah Monsieur , à-propos ,
Depuis long-tems je veux vous prier d'une grace :

HENRI.

Quelle est-elle ? parlez.

LOUIS.

Excusez mon audace ,
Je desirerais voir vos vers et vos tableaux.

HENRI.

C'est moi qui vous en prie.

LOUIS.

On dit qu'il sont très-beaux ,
On dit que les sujets sont tous patriotiques,

HENRI.

Il est vrai.

LOUIS.

Ces tableaux sont donc bien magnifiques ?

HENRI.

Mes talens comme moi sont jeunes , ignorés ,
Mais à servir l'Etat je les ai consacrés :
Et j'en fais mon bonheur.

LOUIS.

Pour moi j'aime à m'instruire ,
Je suis très-curieux , et j'aime beaucoup lire.

(7)

H E N R I .

L'ignorance abrutit , elle rend les mortels
Vils , supertieux , stupides et cruels ,
Elle rend l'ame obscure et la conduit au crime.
La science l'élève et l'éclaire et l'anime.
L'homme par elle apprend à supporter ses maux ,
Elle fait les vertus , et forme les héros.
Les sciences , les arts éloignent l'indigence ,
Font naître le bonheur , la paix , l'indépendance.
Les arts ont opéré la révolution.
Instruisez-vous toujours.

L O U I S .

J'en fais ma passion.
Mais l'ouvrage m'attend , il faut que je vous quitte.

H E N R I .

Adieu , Monsieur Louis.

L O U I S .

Je vous rendrai visite.

H E N R I .

Vous me ferez plaisir.

S C È N E I I .

H E N R I , *seul*.

J'ESTIME ce garçon ,
Je l'aime , il pense bien , il a de la raison ,
Des sentimens , des mœurs ; il chérit sa patrie ;
Et même je lui crois un genre de génie.
Tel qui vit au village et dans l'obscurité ,
Qui rampe dans la fange et dans l'adversité ,
Souvent aurait pu faire un Homère , un Virgile.
Les plus beaux diamans sont souvent dans l'argile.
Louis verra mes vers ainsi que mes tableaux ,
Peut-être pourra-t-il m'y montrer des défauts.
Mais revoyons mes vers ; je suis seul et tranquille ,
Rien ne peut me troubler.... Voici Monsieur Clerville.

SCÈNE III.

M. CLERVILLE, HENRI.

M. CLERVILLE.

BONJOUR , mon cher ami , comment vous portez vous ?
 A merveille , je crois . Tant mieux . Embrassons-nous .
 Je vous trouve toujours près de ces verts bocages .
 Vous aimez leurs séjours , vous aimez leurs ombrages .
 Composez-vous des vers ou bien quelque dessin ?
 Votre pièce bientôt touche-t-elle à sa fin ?

HENRI.

Bientôt.

M. CLERVILLE.

Pour voir jouer ce précieux ouvrage ,
 Je prétends à Paris , exprès faire un voyage .
 Il doit vous faire honneur , avoir un grand succès :
 Il respire le bien et l'amour de la paix ,
 L'horreur pour les tyrans et pour l'intolérance ,
 Et cette liberté l'idole de la France .

HENRI.

C'est peut de tout cela , Monsieur , dans un écrit ,
 Si l'Auteur ne sait pas intéresser l'esprit ,
 Il faut en l'instruisant qu'il l'amuse sans cesse ,
 Ou le public le sille et s'endort à sa pièce .

M. CLERVILLE.

Non , quand on a pour but de servir son pays ,
 On est bien sûr de plaire au peuple de Paris .

HENRI.

Il est bon , généreux , juste autant que sensible .
 Mais , Monsieur , la cabale est puissante et terrible ,
 Elle est comme un torrent dont le cours orageux ,
 Traîne la fange et l'or , et les confond tous deux .
 Un peintre est mille fois plus heureux qu'un poète ;
 Les orages jamais ne grondent sur sa tête .
 S'il a de grands talens , il se fait des amis ,
 Des rivaux ; mais jamais de lâches ennemis .

M.

M. CLERVILLE.

Le sort des Écrivains vous trouble et vous alarme ,
 Je vois que la peinture a pour vous plus de charme .
 Pour vous y rendre illustre il faudra voyager :
 Quitter votre patrie , aller chez l'étranger ;
 Mais à Rome , sur-tout , où le bon goût préside ,
 Vous vous y formerez sur Raphaël , le Guide ,
 Le Carache .

H E N R I .

Pourquoi , Monsieur , aller si loin !
 Nous pouvons désormais nous épargner ce soin .
 Paris possède autant de chef-d'œuvres que Rome ,
 Fais pour former un Peintre et pour faire un grand homme .
 A Rome ! on ne voit plus que d'antiques débris ,
 Tandis que les beaux arts fleurissent dans Paris .
 La liberté régna jadis en Italie ;
 Elle fut le séjour des talens , du génie ,
 Ils étaient disparus : aujourd'hui les Français ,
 Les font ressusciter pour régner à jamais .

M. CLERVILLE.

Oui , vous avez raison ; et désormais la Seine
 Va rouler dans son lit les eaux de l'Hypocrène .
 Toutes les Nations , apportant leurs trésors ,
 Vont venir se former , s'instruire sur ses bords ;
 Elles habiteront nos fortunés rivages ,
 Nos Sciences , nos Arts , nos Loix en sont les gages .

H E N R I .

Ah ! croyez que ces Loix , filles de l'Equité ,
 Du Talent , du Génie et de la Vérité ;
 Ces Loix que nous aimons , que nous trouvons si belles ;
 Ces Loix seront un jour les Loix universelles .
 Les peuples s'instruiront . Le trône des tyrans
 Se sape par degré , se mine avec le temps .
 A ces coups lents et sourds il est sans cesse en bute ;
 Il tombe et l'Univers retentit de sa chute .
 Le monde entier s'éveille , il ouvre alors les yeux ;
 Le Peuple voit ses fers , avilissans , honteux ;
 Il en pâlit d'horreur , le désespoir le guide ;
 Il était sans courage , il devient intrépide .
 Il abat les Tyrans , venge l'humanité ,
 Fait renaitre les Loix avec la liberté .

B

Déjà plus d'un tyran frémit et s'épouvante ,
 Le destin qui l'attend , à ses yeux se présente ;
 Il cherche à s'affermir par de nouveaux forfaits ;
 Il voudrait se baigner dans le sang des Français ;
 Il voudrait nous punir d'avoir instruit la terre ,
 De faire au despotisme une éternelle guerre.
 Mais tyrans , nous pouvons braver tous vos efforts ,
 Dans votre indigne sang éteindre vos transports ;
 Réunissez vous tous , et vous pourrez connaître ,
 Si le Français est libre , et mérite de l'être.
 Vous verrez ce que peut un peuple généreux ,
 Animé par la gloire et par les mêmes vœux ;
 Un peuple qui défend sa liberté , sa vie ,
 Ses amis , ses enfans , ses Loix et sa patrie.

M. CLERVILLE , *l'embrassant.*

Ah ! vous me ravissez , mon cher et digne ami !
 Que je m'estime heureux de vous avoir ici.

HENRI.

Je ne mérite pas cette faveur insigne ,
 Je ne pourrai , Monsieur , jamais m'en rendre digne.
 Daignez moins m'honorer.

M. CLERVILLE.

Je contente mon cœur.
 En vous chérissant moins , j'aurais moins de bonheur.

HENRI.

Vous me rendez confus ; vous m'arrachez des larmes !

M. CLERVILLE.

Pour les cœurs vertueux elles ont mille charmes ;
 C'est un plaisir , mon cher , que vous devez avoir.
 Que celui qui les cause est heureux de les voir !
 Mais le plaisir m'attend encor sous la chaumière ,
 J'y vais porter la joie en chasser la misère.
 Je veux que le bonheur habite autour de moi ;
 Ce sont mes sentimens , c'est ma suprême loi.
 L'homme fortuné doit soulager l'infortune.
 Je veux aller ensuite à la maison commune ,
 Pour savoir si j'aurai ces biens nationaux.
 Adieu. Faites vos vers sous ces sombres berceaux ;
 Je reviendrai vous voir.

SCÈNE IV.

HENRI, seul.

QUEL cœur ! quel caractère !

Quel sublime héros ! et quel Dieu tutélaire !
 Ce héros-là n'est pas de ceux de qui les mains
 Se baignent dans le sang des malheureux humains ;
 Et qui ne respirant que les feux de la guerre ,
 Trouvent de la grandeur à ravager la terre.
 Mais de ceux dont les cœurs nobles , pleins d'équité ,
 Chérissent leur pays , servent l'humanité ;
 De ceux qui font le bien pour faire le bien même.
 Ce sont-là les héros que j'encense et que j'aime ,
 Faits pour être chéris , révéres des mortels ;
 Faits pour obtenir d'eux un culte et des autels.

(Il se promène un instant sans rien dire ; il va sasseoir sous le berceau et regarde ses vers.)

Quand un si saint transport , vient de remplir mon âme ,

Puis-je voir cet écrit , et songer à ma flamme ?

Non , non , jettons ces vers et ne les voyons plus.

(Il jette ses vers à terre.)

Je dois dans ce moment célébrer les vertus ,

Ecrivons :

(Il prend du papier et il écrit.)

« Vos vertus ornent encor vos graces ;

» Ainsi que les amours elles suivent vos traces ;

» Votre cœur belle Elise... Elise ! qu'ai-je dit !

» Se peut-il ! j'ai tracé son nom dans cet écrit. »

SCÈNE V.

Madame DUROSIER ; HENRI, sous le berceau.

Madame DUROSIER, au fond du théâtre.

Le voilà !

HENRI, sans voir Madame Durosier.

Malheureux !

Madame DUROSIER.

Il fait des vers sans doute.

Voyons ; approchons-nous , il faut que je l'écoute.

(Elle se met derrière Henri pour l'écouter.)

B 4

H E N R I , sous le berceau , sans la voir.

O trop fatal amour ! ô trop mortel poison !
Qui consume mon cœur , me ravit ma raison !

Madame D U R O S I E R.

Il s'entretient de moi , du feu qui le dévore ,
Il soupire ; à ce point se peut-il qu'il m'adore.

H E N R I .

J'aime ma liberté , j'abhore les tyrans ,
Et cependant l'amour captive tous mes sens ,
Il déchire mon cœur , il me tient sous sa chaîne ,
(*se levant transporté.*)

Mais c'en est fait , je cède au pouvoir qui m'entraîne ,
Oui , je cours de ce pas , lui déclarer mes vœux ,
La fléchir , la toucher ou mourir à ses yeux.

Madame D U R O S I E R , se montrant.

Arrêtez. Me voici.

H E N R I , à part , d'un air tout éperdu.

Ciel ! la tante d'Élise !

Madame D U R O S I E R.

Eh ! mon cher , dissipez cette extrême surprise ,
Cessez de vous troubler. Tombez à mes genoux ,
Cherchez à me fléchir. Allons donc , hâtez vous.

H E N R I , à part.

Où suis-je ? (*haut.*) Permettez.... mon âme est si saisie...

Madame D U R O S I E R , le retenant.

Restez. Si vous saviez que je suis attendrie !
Je crois qu'avec deux mots vous pourrez me fléchir.
Si vous continuez je vais m'évanouir.

(*Soupirant.*)

Ah !!

H E N R I .

Madame..... (*à part.*) Ah ! sortons.

(*Il s'enfuit.*)

SCÈNE VI.

Madame DUROSIER, seule, se croyant toujours avec Henri.

FINISSEZ, je vous prie,

Ah ! ah ! soutenez moi je suis évanouie ;
 Eh , soutenez moi donc... que vois-je ! quoi Henri
 N'est plus ici ? Mais non... ô ciel ! il est parti.
 Il me fuit au moment où je lui rends les armes ,
 Ah ! le traître... Tous ceux qui brûlent pour mes charmes
 Sont, ainsi que Henri, timides , effrayés ;
 Je n'en ai jamais vu se jeter à mes pieds.
 Les hommes aujourd'hui ne sont plus que de glace ;
 Ils sont sans fermeté, sans cœur et sans audace.
 La révolution est funeste à l'amour ,
 Et ce Dieu de la France est banni sans retour.
 Tout est détruit hélas ! et la galanterie ,
 Les grâces , le bon ton ont quitté leur patrie.
 Comment vivre bon Dieu ! que faut-il devenir !
 Point d'amour ! point d'amour ! il vaut autant mourir.
 On ne s'entretient plus que d'affaire publique ,
 Les femmes , qui pis est , parlent de politique ,
 De liberté , de Loi, de Constitution ,
 Comme si c'était là leur occupation.

(Appercevant et ramassant les vers que Henri a jeté à terre.)

Mais que vois- e ! des vers ; ah ! quelle est ma surprise !
 Ils s'adressent à moi ! j'y vois mon nom d'Elise.
 Celui de Durosier dans un vers est trop long ,
 D'ailleurs le nom d'Elise a bien un plus beau son.
 Lisons ; ah ! c'est charmant ! et ce style m'enchanté !
 Qu'il est touchant et tendre ! (elle lit.) Ah quel feu le tourmente !
 Quel amour ! mais on vient , entrons sous ces bosquets ,
 Et relisons cent fois ces beaux vers qu'il m'a faits.

(Elle sort , et elle emporte les vers.)

SCÈNE VII.

LOUIS, DUPRÉ.

LOUIS.

N'as-tu pas trompé ?

DUPRÉ.

Non , mon cher , c'est moi-même ,

C'est ton ami Dupré.

LOUIS.

Ma surprise est extrême.

Embrassons-nous donc.

DUPRÉ.

Soit. De bon cœur , j'y consens ,

Cela ne coûte rien.

LOUIS.

Enfin , après sept ans

Tu reviens au pays. Quel dessein t'y ramène ?

DUPRÉ.

Un dessein vraiment grand , que tu croiras à peine.

LOUIS.

Mais avant tout , dis-moi si ton cœur est changé ?

Tu fus très-libertin. Deviens-tu plus rangé ?

Es-tu sage ?

DUPRÉ.

Très-sage.

LOUIS.

Ah ! tant mieux. Il faut l'être.

Mais , je te vois bien mis.

DUPRÉ.

Tu ne vois rien paraître ;

Si j'étais dans mon beau , tu serais ébahi.

L O U I S.

Tu gagnes donc beaucoup ?

D U P R É.

Oui , mon très-cher ami.

L O U I S.

Instruis-moi de ton sort ?

D U P R É.

Mais je suis au service
D'un Evêque et d'un Comte.

L O U I S.

Et quel est ton office ?

D U P R É.

Celui de recevoir de l'or à pleines mains.

L O U I S.

Mais , sais-tu profiter de tes heureux destins ?
Fais-tu de ton argent , du moins un bon usage ?

D U P R É.

Sans doute. Je le mange.

L O U I S.

Eh , quoi ! tu te dis sage ?

Et tu dissipes tout ?

D U P R É.

Il faut savoir jouir.

On n'est sage qu'autant qu'on sait se divertir ;
Moi c'est-là mon système , et je n'en ai point d'autre ,
Et je fais cependant le métier d'un Apôtre.

L O U I S.

Et comment.

D U P R É.

Oui. Je vais de pays en pays
Exhorter les Chrétiens à l'église soumis ;

Convertir les pécheurs , visiter les fidèles ,
Et les réunir tous pour frapper les rebelles.

L O U I S.

Qui t'ordonne cela ?

D U P R É.

L'Evêque que je sers.
Puisque l'argent et l'or , à tes yeux sont si chers ,
Je puis , si tu le veux , contenter ton envie ;
Je t'en ferai gagner.

L O U I S.

Mais , je te remercie.
J'aime Monsieur Clerville , et pour l'or du Pérou
Je ne quitterais pas son service.

D U P R É.

Es-tu fou ?
Refuser ton bonheur ! qui , toi !

L O U I S.

Ton cœur se trompe
D'imaginer qu'il est dans l'or et dans la pompe.
Il habite au village et dans cette maison.
Si tu savais , mon maître est un homme si bon !

D U P R É.

Pour moi , je quitterais l'homme le plus aimable
Pour courir mer et terre et pour aller au diable.
L'argent est mon seul maître et le Dieu que je sers.
Ah ! tu ne connais pas , mon cher , ce que tu perds.
Peut-on voir un louis sans avoir l'âme émue ?
Cette belle couleur charme , éblouit la vue.

(Il tire un louis de sa poche.)

Regarde. Allons Louis rends-toi ; d'ailleurs tu peux
En gagner sans quitter ton maître ni ces lieux.

L O U I S.

En ce cas je me rends ; parle , que faut-il faire ?

D U P R É.

Je m'en vais te le dire et te parler en frère.
Mais , un instant ; avant de faire mon sermon ,
J'ai besoin de changer ma figure et mon ton.

Je dois avoir un air pieux et solitaire,
Sans cela mon sermon ne te toucherait guère,
Je le sais tout par cœur, écoute-moi, morbleu.

(Il compose sa voix et sa figure, et prêche :)

« Fidèles qui servez l'Eglise et votre Dieu ,
» Fidèles qui brûlez pour ce Dieu d'un saint zèle ,
» Réunissez-vous tous ; venez ; il vous appelle.
» On blasphème son culte , on ose l'outrager ;
» Chrétiens armez vos bras et courez le venger.
» Défendez ces autels que sans respect on souille ;
» Défendez , soutenez l'Eglise qu'on dépouille.
» Frappez ; signalez vous , et vous gagnez le ciel !
» Il est beau de périr pour venger l'Eternel. »

L O U I S , à part.

Qu'entends-je ?

D U P R Ê.

Qu'en dis-tu ? mais je vois que ton âme ,
A mon premier chapitre, et s'anime et s'enflamme.
Je vais te mettre au fait et t'instruire de tout.

L O U I S , à part.

Contraignons-nous encore , écoutons jusqu'au bout :

D U P R Ê.

Notre Comte et l'Evêque en ces lieux vont paraître ,
Ils me suivent de près ; ils viennent chez ton maître.
Avec eux dans ce jour il doit se réunir ,
Leur prêter de l'argent , les loger , les servir ;
Monseigneur près d'ici possède une Abbaye ,
C'est pour la conserver qu'une troupe aguerrie
Par différents chemins arrive dans ces lieux ;
Et c'est moi qui conduit ces hommes courageux.
L'Evêque est l'aumônier de la troupe Chrétienne ,
Le Comte est général et je suis capitaine.
Nous allons tout tuer , nous n'épargnerons rien ,
Tu sais tout ; mêle-toi parmi ces gens de bien ,
Tu trouveras comme eux l'intérêt et la gloire ,
Je t'engage : reçois ces deux louis pour boire.

LOUIS, *lui donnant un coup de poingt sous la main , et faisant sauter en l'air les deux louis que Dupré lui présente.*

Malheureux ! scélérat ! qu'oses-tu prononcer !

DUPRÉ.

Mes louis ! mes louis !

LOUIS.

Tu peux me proposer ,
Traître , de me mêler parmi ta troupe impie ?
Ah ! je veux . . . (*Il lève le bras pour frapper Dupré.*)

DUPRÉ.

Doucement , calme cette furie.

LOUIS.

Je suis trop indigné ; crains ma colère et fuis.

DUPRÉ.

Eh ! laisse moi du moins ramasser mes louis.

LOUIS, *voulant le frapper.*

Je m'en vais t'en donner.

DUPRÉ.

Ecoute moi. (*à part.*) Quel homme !

LOUIS.

Non , je n'écoute rien , il faut que je t'assomme.

DUPRÉ, *prenant un air fier et assuré.*

Qui ! toi ? me connais-tu ? toi ! m'assommer maraut ?

LOUIS.

Tu m'insultes ! je vais t'arranger comme il faut.
Tu te sauves coquin ; mais je vais te poursuivre ,
Si je peux t'attraper , tu vas cesser de vivre.

(*Il poursuit Dupré qui a pris la fuite.*)

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un grand appartement rempli de tableaux, représentant les principaux sujets de la révolution. On voit aussi, dans différens endroits de cet appartement, des figures de plâtre de toute espèce, et tout ce qui peut être utile à un Peintre.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, seul.

Quoi ! la tante d'Elise a pu prendre le change !
C'est fort heureux pour moi. Dans quelle peine étrange !
Dans quel trouble m'a mis son aspect imprévu !
Je suis de ma frayeur à peine revenu.
Mais reprenons mes sens, livrons-nous à l'étude ;

(Il prend un livre.)

Du travail dès long-temps j'ai perdu l'habitude.
Je n'aime plus les arts ; mes crayons sont oisifs,
Et toujours mes esprits sont tristes et pensifs.
Ces tableaux imparfaits accusent ma faiblesse,
Et mes vers énervés condamnent ma mollesse.
A chanter les vertus, à peindre les héros ;
Je ne consacre plus ma plume et mes pinceaux.
Je ne peins que l'objet pour qui mon cœur soupire.
Ah ! combien sur mes sens l'amour a pris d'empire.
O France ! ô mon pays ! faut-il que ces liens,
M'empêchent d'être utile à mes concitoyens !
Cela ne sera pas. Non, j'éteindrai ma flamme,
J'arracherai le trait qui déchire mon âme.
L'amour de mon pays régnera sur mon cœur ;
Mon repos, mon devoir, ma gloire, mon bonheur,
Tout le veut. C'en est fait. Oui je brise mes chaînes,
Et je suis libre enfin. Allons voir quelques scènes
De ma pièce ; mais non. Revoyons mes tableaux.
Travaillons. Je ne vois par-tout que des défauts.

(Il prend sa palette et ses pinceaux, et il peint.)

C 2

Élise vient ; mon cœur et se trouble et s'agite.
Contraignons bien ce feu que son aspect irrite.
Ne la regardons pas ; mon effort serait vain.

SCÈNE II.

HENRI ; ÉLISE, *un papier à la main.*

HENRI, *sans regarder Élise.*

VENEZ - vous me montrer quelque nouveau dessin.

ÉLISE.

Non pas. Ce sont des vers que j'ai mis en musique.

HENRI, *sans la regarder.*

Quel en est le sujet ? Est-il patriotique ?

ÉLISE.

Sans doute. Comme vous je mets ma passion ,
A chanter , dans mes vers , la Constitution :
Je sais que ce sujet surpasse mon génie ;
Mais quand j'ai consacré mes chants à ma patrie ,
J'ai voulu seulement contenter mon ardeur ,
Et j'ai moins consulté mes forces que mon cœur.
Avant de faire part de mes vers à mon père ,
Je viens vous les montrer.

HENRI.

Cette faveur m'est chère.

ÉLISE.

C'est afin de savoir si vous les trouvez bons.

HENRI.

Vous savez si mon cœur , à vos productions ,
Prend un vif intérêt.

ÉLISE.

Oui , votre complaisance ,
Sur tout ce que je fais , montre trop d'indulgence.

Vos yeux sur mes défauts se ferment chaque jour ;
J'aime , Monsieur Henri , que l'on soit sans détour.

H E N R I .

Ah ! la sincérité fut toujours mon partage.

E L I S E .

Non. Je ne vous crois pas.

H E N R I .

Ce reproche m'outrage.

E L I S E .

N'en parlons plus. Songez à changer désormais.
Je m'en vais vous chanter les couplets que j'ai faits.

(Elle chante en tenant son papier de musique à la main.)

Enfin notre auguste Assemblée ,
Par ses soins et par ses travaux ,
A la France, long-temps troublée ,
Rend le bonheur et le repos.
En vain nos ennemis perfides
Voudraient encor signaler leurs fureurs :
Français , soyez grands , unis , intrépides ,
Et vous serez toujours vainqueurs.

H E N R I .

Ce couplet est charmant ; la musique m'enchanté.
Ah ! combien votre voix est flexible et touchante.

E L I S E , continuant de chanter.

Enfin la liberté chérie ,
Règne à jamais dans nos foyers ;
Français défendez la patrie ,
Soyez tous Citoyens , Guerriers.
Et les vils tyrans de la terre ,
Trembleront tous au seul nom de Français.
Ils ont osé vous déclarer la guerre ,
Ils vous demanderont la paix.

H E N R I .

Quel chant , quelle musique ! Ah ! mon cœur est ravi ;
Elle est belle , agréable , et digne de Grétry.

Vos vers sont excellens , et mon faible génie ,
N'a jamais comme vous enchanté ma patrie.

E L I S E.

Quoi ! vous ne changez pas , vous me flattez encor ?

H E N R I.

Moi , je vous flatte ! Moi , j'écoute mon transport !
Je dis la vérité , je dis ce que j'éprouve ;
Le trouble de mes sens ; ce feu , tout vous le prouve.
Oui , vos vers valent mieux que tout ceux que j'ai faits ,
Et vous réunissez les talens aux attraits ;
Les graces , les vertus , tout en vous se rassemble.
Pour vous faire adorer vous possédez ensemble
Toutes les qualités qu'on peut imaginer ,
Et tous les cœurs vers vous se sentent entraîner.
On cède malgré soi.....

E L I S E.

Quel transport vous enflamme ?

Et que me dites-vous ?

H E N R I.

Je dis ce que mon ame
Ne peut plus renfermer. Je n'y résiste plus ;
Pour me taire je fais des efforts superflus.
Oui , vous lisez trop bien dans mon ame éperdue ,
Et vous n'ignorez pas que vous l'avez vaincue.
Mes yeux ont dû cent fois vous dire chaque jour ,
Que mon cœur a pour vous le plus ardent amour ;
Qu'il brûle , qu'il soupire , et que je vous adore.
J'ai combattu long-temps ce feu qui me dévore ,
J'ai voulu dans mon sein l'éteindre et l'étouffer ;
Mais de tous mes efforts il a su triompher.
L'amour veut que je cède au pouvoir de vos charmes ;
Il se sert contre moi de trop puissantes armes.
Je suis trop faible , hélas ! contre lui , contre vous ;
Vous l'emportez tous deux , je tombe à vos genoux.

E L I S E.

Que venez-vous de dire , et qu'est-ce que vous faites ?
Oubliez-vous , Henri.....

H E N R I.

Non , je sais qui vous êtes ;

Je n'ai point oublié qui j'osais adorer ,
 Et tout doit me confondre et me désespérer.
 Je suis un malheureux , je suis un téméraire ;
 Mes vœux doivent armer votre juste colère ,
 Je le sais : mais au moins , en condamnant mes feux ,
 N'oubliez pas qu'ils sont l'ouvrage de vos yeux :
 Que mon cœur en gémit , qu'il est votre victime ,
 Et que vous seule enfin avez commis mon crime.
 (Si toutefois du moins on commet des forfaits ,
 Pour oser adorer vos vertus , vos attraits.)
 A la Divinité nous offrons notre hommage ,
 Elle reçoit nos vœux , nous entend , nous soulage ,
 Vous lui ressemblez trop pour ne pas l'imiter ,
 L'amour que j'ai pour vous ne peut vous irriter ,
 Non , je ne le crois pas.

ÉLISE , à part.

Que mon ame est émue !
 Cachons mes sentimens , et mon trouble à sa vue.

HENRI.

Prononcez.

ÉLISE.

Levez-vous. Quelqu'un vient vers ces lieux ,
 C'est mon père.

HENRI.

Qui ! lui ? Monsieur Clerville ! ô Dieu !

SCÈNE III.

M. CLERVILLE, ÉLISE, HENRI.

M. CLERVILLE.

Je reviens du village. Ah ! te voilà ma fille ,
 Bonjour. Quel coloris sur ton visage brille.
 Viens m'embrasser ; (*Elise l'embrasse.*) ô ciel ! tu trembles
 dans mes bras ,
 Tu te troubles ! qu'as-tu ? quoi ! tu ne réponds pas ?
 Et tu baisses les yeux.

ÉLISE, *à part.*

Ah ! que vais-je lui dire !

(*Haut.*)

Mon père....

M. CLERVILLE.

Eh bien , réponds. Quoi ! ton ame soupire ,
Tu m'allarmes. Henri , vous lui parliez , je crois.
Dites ; qui peut causer le trouble où je la vois !

HENRI.

Mais, Monsieur, je ne sais. (*à part.*) Quel embarras, je tremble.

M. CLERVILLE.

Ma fille , réponds-moi , que disiez-vous ensemble ?

ÉLISE, *embarrassée.*

Mon père, nous disions..., Henri me racontait....

HENRI, *prévenant son embarras.*

Un plan de Comédie.

M. CLERVILLE.

Un plan ?

HENRI.

Oui , que j'ai fait

Cematin.

M. CLERVILLE.

Ce matin ! quelle fertile veine !

HENRI.

Quand vous êtes venu j'en disais quelque scène..

M. CLERVILLE.

A ma fille ?

HENRI.

Oui, Monsieur , et je la consultais
Sur ce plan , sur des vers que je lui déclamaïs.

M,

M. CLERVILLE.

Cette pièce , ma fille , était donc bien touchante ?

ÉLISE.

Il est vrai. Cette pièce était attendrissante.

(*A part.*)

Que dis-je ! je rougis.

M. CLERVILLE.

Ah ! la charmante enfant !

Que je t'aime ! ton cœur tendre et compatissant
Ressemble en tout au mien. Henri , quand il déclame ,
Touche comme il lui plaît , il va tout droit à l'ame.

Je ne m'étonne pas qu'il ait su t'attendrir ;

(*A Henri.*)

Dans l'art de déclamer vous pourriez réussir.

HENRI.

Je ne sais , mais je l'aime , et souvent Melpomène
M'inspire , me captive et malgré moi m'entraîne.

M. CLERVILLE.

Pour cultiver les arts , vraiment vous êtes né.

HENRI.

Je ne sais pour lequel je suis plus destiné ,
Cependant il est tems qu'enfin je me décide.

M. CLERVILLE.

Suivez votre penchant , que votre goût vous guide ,
A-propos , dites-moi ces Scènes.

HENRI , *à part.*

Ciel ! comment

Vais je sortir delà ?

M. CLERVILLE.

Vous m'avez très-souvent ,

En déclamant des vers , attendri jusqu'aux larmes :
Les pleurs que je versais avaient pour moi des charmes.
Parlez , je vous écoute.

HENRI, *à part.*

O moment trop fatal !

(*Haut.*)

Monsieur , je craindrais trop de vous contenter mal.

M. CLERVILLE.

Non , vous me charmerez ; d'ailleurs je veux connaître
Votre nouvel ouvrage.

HENRI.

Il ne fait que de naître
Pour vous en faire part , il est trop imparfait.

M. CLERVILLE.

N'importe , dites-moi quel en est le sujet.

HENRI.

Le sujet dites-vous ?

M. CLERVILLE.

Oui.

HENRI, *d'un air embarrassé.*

Mais c'est un jeune homme ,
Qui , fort embarrassé... fit... la scène est à Rome.

M. CLERVILLE.

Fort bien , mais que fit-il ?

HENRI.

Il fit... il fit , Monsieur ,
Qu'un objet plein d'appas ayant charmé son cœur ,
Oubliant sa raison , plein d'un douce ivresse ,
Il osa déclarer ses feux à sa maîtresse.
Le père par malheur arrive au même instant.
Jugez de l'embarras où se trouve l'amant.
Il se trouble , il s'effraye.

M. CLERVILLE.

Eh , que lui dit le père ?

HENRI.

Le père !... était , Monsieur , d'un très-bon caractère

Il prit très-bien la chose. Ah! Monsieur, à-propos,
Vous a-t-on adjugé ces biens nationaux ?

M. CLERVILLE.

Non, mon cher, pas encor. On accourt, on s'empresse,
Et ces biens précieux enchérissent sans cesse,
Le feu va dévorer le dernier assignat,
Et nous voyons finir la dette de l'état.
Tous ces biens qui servaient à nourrir la molesse,
Qui décoraient le vice et cachaient la bassesse ;
Qui furent arrachés par des forfaits honteux
A nos pères séduits, trompés et malheureux,
Lorsqu'ils nous sont rendus par des droits légitimes,
Causent autant de biens qu'ils ont causés de crimes.

SCÈNE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Madame DUROSIER,
VERMON, L'ÉVÊQUE.

Madame DUROSIER.

MONSIEUR VERMON,

M. CLERVILLE.

Vernon ! quel bonheur imprévu !
Depuis un siècle au moins je ne vous ai pas vu.
Je doute si c'est vous que je vois.

VERMON.

C'est moi-même.

M. CLERVILLE.

Embrassons-nous, mon cher. Ah ! ma joie est extrême.

VERMON.

J'ose vous présenter Monseigneur.

HENRI, à part.

Monseigneur !

VERMON.

C'est un de mes amis.

M. CLERVILLE.

Vous me faites honneur.

VERMON, *saluant Elise.*

Madame.....

M. CLERVILLE, *à l'Evêque.*

Je rends grâce au hasard qui fait naître
L'heureuse occasion, Monsieur, de vous connaître.

L'EVEQUE.

Je ne m'étonne pas d'un accueil si flatteur.
Le Comte m'avait dit du bien de vous, Monsieur.

HENRI, *à part.*

Le Comte ! Ces gens-là n'aiment point leur patrie.

VERMON.

Clerville : Monseigneur possède l'Abbaye
Que vous avez ici. Nous y portons nos pas.

M. CLERVILLE.

Vous en étiez Abbé ? Je ne le savais pas.
Ce lieu, pour nous connaître, était pourtant propice.

L'EVEQUE.

Je n'ai point encor vu, Monsieur, ce bénéfice
Pour la première fois, ces lieux me sont connus.

HENRI, *à part.*

C'était assez pour lui d'avoir les revenus.

M. CLERVILLE.

Messieurs, quelle nouvelle avez vous à nous dire ?

VERMON.

Vous ne l'ignorez pas ; les choses sont au pire.
Chaque jour, cher Clerville, aggrave encor nos maux.

M. CLERVILLE.

Comment ! Nous jouissons du bonheur, du repos.

HENRI.

Monsieur parle des maux de l'aristocratie ;
Il vous dit qu'elle expire avec la tyrannie.

Et que nos ennemis , désespérés , confus ,
Verront tous leurs efforts désormais superflus.

VERMON , tirant M. Clerville à part.

Quel est cet homme-là ?

M. CLERVILLE.

C'est un homme que j'aime ;
C'est un Artiste instruit , savant.

VERMON.

Qui ! lui ?

M. CLERVILLE.

Lui-même.

Il est peintre et poète ; il est plein de talent ;
Il est , par-dessus tout , un patriote ardent.

L'ÉVÊQUE , à part.

O ciel ! où sommes-nous.

VERMON , à part.

Clerville est démocrate !

Lui !

HENRI , à part.

Leur étonnement sur leur visage éclate.

M. CLERVILLE.

Regardez ses tableaux. Vous paraissez surpris ,
Ces tableaux , je le vois , étonnent vos esprits :
Voyez-les de plus près. La touche en est hardie.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS , LOUIS.

LOUIS , au fond du théâtre.

Où ! j'aperçois ici nombreuse compagnie ,
Ce n'est pas le moment de voir Monsieur Henri.
Allons-nous en.

M. CLERVILLE , apercevant Louis.

Louis , que viens-tu faire ici ?

HENRI.

Il vient voir mes tableaux.

LOUIS.

Je prenais mal mon heure.

Excusez-moi Je sors.

M. CLERVILLE.

Et, pourquoi donc? demeure.

Madame DUROSIER, à Henri.

En parlant de tableau, quand ferez-vous le mien?

M. CLERVILLE.

Il vous l'a déjà fait.

Madame DUROSIER.

Où, mais il n'est pas bien,

Il est vraiment manqué. C'est un portrait sans grâce.

M. CLERVILLE.

Il vous ressemblait fort.

Madame DUROSIER.

Il faisait la grimace.

Il faut, Monsieur Henri, refaire mon portrait,
Mais gardez-vous au moins de le faire aussi laid,
Faites le joli, jeune, afin qu'il me ressemble.

(Bas.)

Nous serons seuls, tous deux nous causerons ensemble.

HENRI, à part.

Ah! quel ennui j'aurai.

Madame DUROSIER.

Commençons-le tantôt.

Je m'en vais m'habiller; préparez ce qu'il faut.

M. CLERVILLE.

Vous avez tout le tems de vous faire peindre,
Demeurez avec nous.

Madame DUROSIER.

Je ne le puis, mon frère.

Adieu, Messieurs.

SCÈNE VI.

M. CLERVILLE, ÉLISE, HENRI, LOUIS;
VERMON, L'ÉVÊQUE.

M. CLERVILLE.

MA sœur ne me ressemble pas ;
D'admirer ces tableaux je ne suis jamais las.
Voilà notre sénat , qui tout près de l'abîme ,
Paraît encor plus grand , plus ferme et plus sublime.
Contemplez ces cantons qui jurent d'être unis ,
De rétablir les lois , de sauver leur pays.
Que , Henri sur les fronts de ces grands personnages ,
A bien fait respirer leurs ames , leurs courages.

L O U I S.

Que j'aime ce tableau ! qu'il est charmant !

M. CLERVILLE.

Voilà

La fédération.

L O U I S , *à part* , regardant *Vermont et l'Evêque*.

Ne serait-ce point là
Les maîtres de Dupré , de ce coquin , ce traître.
Je veux de leurs projets instruire un peu mon maître.

M. CLERVILLE.

Quoi ! vous ne dites rien , Messieurs , de ces tableaux ?

V E R M O N , *à part*.

Contraignons mon courroux. (*haut , avec ironie.*) Je les trouve
très-beaux.

M. CLERVILLE.

Sans doute , celui-ci vous plaira davantage ;
Vous en serez frappez. C'est son plus bel ouvrage.
Admirez à-la-fois le peintre et le sujet ;
C'est le jour immortel du quatorze Juillet ,

Ce jour qui vit tomber sous des bras invincibles ,
 Ces murs souillés de sang , ces Bastilles horribles ;
 Ce jour où le ciel même excita des vengeurs ,
 Contre la tyrannie et les persécuteurs.
 Ce jour où triompha la valeur le civisme ,
 Et qui vit expirer l'horrible despotisme ,
 Renaître le bonheur , les lois , l'égalité ,
 Les droits sacrés de l'homme , enfin la liberté.

VERMON , *à part.*

Je ne me connais plus.

L'EVEQUE , *à part.*

Moment cruel ! J'enrage !

M. CLERVILLE.

Quoi ! vous n'admirez pas ce précieux ouvrage ;
 Regardez le dessin , la composition ,
 Ce désordre effrayant , ce feu , cette action ;
 Ce peuple , ces soldats , animés par la gloire ,
 Affrontant mille morts , voiant à la victoire.
 C'est du haut de ses tours , qu'au Citoyen-Guerrier ,
 Elle montre la palme et l'immortel laurier.

LOUIS.

Ah ! que n'étais-je-là ! mon ame est enflammée ,
 Je me serais moi seul battu contre une armée.

M. CLERVILLE.

Mais je veux vous montrer encore un beau tableau ;
 Il n'est pas achevé : c'est le grand Mirabeau
 A ses derniers momens. C'est ce Dieu tutélaire ,
 Que nous avons perdu , que la France révère ;
 L'ami de la justice et de la vérité ,
 Le plus ferme soutien de notre liberté.
 Qui combattit toujours l'erreur , le fanatisme ,
 Enfin qui terrassa l'hydre du despotisme ,
 Et déclara la guerre à tous les factieux.
 Le voici :

(*Il tire un rideau qui cache le tableau.*)

Quand la mort allait fermer ses yeux ,
 Du bonheur de la France il s'occupait encore.
 Il entend les regrets d'un peuple qui l'adore ;

Sans

Il attend le trépas , sans crainte , sans remords :
 Qui brava les Tyrans peut bien braver la mort.
 La France en tous les temps bénira sa mémoire.
 L'impitoyable sort fut jaloux de sa gloire ,
 Il meurt sans voir finir la Constitution.

H E N R I .

Achille est mort avant la prise d'Ilion.
 Il subit son destin , et la France en allarmes ,
 Pleure encor son trépas.

E L I S E .

Je sens couler mes larmes.

L O U I S .

Ah ! j'en verse de même.

M. C L E R V I L L E .

A ses dignes amis ,
 On le voit qui remet ses immortels écrits.

H E N R I .

Hélas ! qui nous rendra ce héros , ce grand homme
 Qui fit autant pour nous que Cicéron pour Rome ?
 Cent fois dans la tribune ou Paris l'admira ,
 Sa voix a confondu plus d'un Catilina.
 Chère ombre , du séjour où le juste repose ,
 Vois les regrets , les pleurs que ton trépas nous cause.
 Du sein d'un Dieu clément veille sur les Français ,
 Sur le sort de ce peuple heureux par tes bienfaits.
 Prête moi ton génie et ta mâle éloquence ,
 Pour chanter tes vertus et sa reconnaissance ,
 Dirige cette main pour conserver tes traits.
 Que dis-je ? dans nos cœurs tu vivras à jamais !
 Que leurs vœux jusqu'à toi puissent se faire entendre.
 Contemple les honneurs que l'on rend à ta cendre.
 C'est aux pieds des autels , à nos dieux consacrés
 Qu'en paix reposeront tes mânes révérés.
 Lorsque nous honorons tes talens , ta mémoire ,
 Nous servons la Patrie et partageons ta gloire.
 Alors qu'à l'Eternel nos devoirs sont rendus ,
 Notre encens doit brûler sur l'autel des vertus.

V E R M O N , *à part.*

Ah ! que viens-je d'entendre ! ô désespoir ! ô honte !

E

L'ÉVÊQUE, à part.

Où sommes-nous grand Dieu? (*bas à Vermon.*) Sortons d'ici, cher Comte.

VERMON, à part, à l'Évêque.

J'y consens. A la fia je deviens furieux.

M. CLERVILLE.

Ah! je vous vois émus! quoi! vous quittez ces lieux!

Je vous suis. Comme vous mon ame est attendrie:

Ne seriez-vous point las? Pardonnez, je vous prie,

Si je n'ai pas songé de le dire plus tôt.

On va pour vos besoins préparer ce qu'il faut;

Vole, Louis. (*Louis sort.*) Voici, Messieurs, votre demeure,

Je vais vous y conduite, et vous quitter une heure;

Et lorsque vous aurez goûté quelque repos,

Nous aurons le plaisir de revoir ces tableaux.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

VERMON, L'ÉVÊQUE.

L'ÉVÊQUE.

Où Comte, croyez moi, partons sans plus attendre;
Pourquoi rester encor ? Que pouvons-nous prétendre ?
Notre espoir, nos desseins sont confondus, trahis.
Nous ne trouvons ici que de vils ennemis ;
Dans ce funeste lieu nous avons tout à craindre.

VERMON.

Non. Je ne conçois pas comment j'ai pu contraindre
Mon indignation, ma haine et mon courroux.

L'ÉVÊQUE.

Ah ! cher Comte, je puis en dire autant que vous.

VERMON.

En écoutant ce Peintre et ce lâche Clerville,
Ma fureur m'a rendu quelque temps immobile ;
Que n'eussai-je pas fait, si je l'eusse écouté !

L'ÉVÊQUE.

Sur ce Clerville, hélas ! nous avions trop compté ;
Il devait seconder nos soins, notre entreprise,
Se réunir à nous pour défendre l'Eglise ;
Il devait nous servir de son or, de son bien,
Pour nous aider tous deux à recouvrer le mien.
Nous sommes tristement désabusés, cher Comte.

VERMON.

Ah ! ne m'en parlez pas, j'en conçois trop de honte.
J'éprouve, Monseigneur, un dépit violent ;
Mais pouvais-je prévoir, et croire un seul instant,
Qu'un homme que je crus sensé, sage, estimable,
Put receler un cœur si bas, si méprisable ;
Qu'il put chérir enfin avec autant d'ardeur,
Ces exécrables Loix qui font frémir d'horreur ;

Ces Loix qu'un peuple aveugle encense avec ivresse,
Dont le système affreux jusqu'à lui nous rabaisse.

L'ÉVÊQUE.

Ah ! Comte, c'en est fait ; nous avons tout perdu.

VERMON.

Espérons, Monseigneur, tout nous sera rendu ;
L'espoir doit soutenir la vertu des grands Hommes.

L'ÉVÊQUE.

Et que prétendre, hélas ! dans l'état où nous sommes !
Aussi-tôt que formés nos projets sont connus ;
Les soins que nous prenons sont vains et superflus.
Rien ne peut arrêter ce Sénat redoutable,
Il brave nos efforts, il est inébranlable.
En recevant notre or, le peuple nous trahit ;
Au lieu de nous servir par-tout il nous poursuit.
Ce peuple furieux, ce peuple sacrilège,
Rit des foudres de Rome, et brave le Saint-Siège.
Le Vatican, jadis, qui faisait tout frémir,
N'est plus qu'un songe vain prêt à s'évanouir ;
La terre méconnaît sa suprême puissance,
Et le ciel ne fait pas éclater sa vengeance.
Tout conspire, cher Comte, à combler nos malheurs,
Et je n'y puis songer sans répandre des pleurs.

VERMON.

Bannissez, Monseigneur ces indignes allarmes,
Un Evêque jamais a-t-il versé des larmes ?

L'ÉVÊQUE.

Je le sais ; autrefois bercé dans les plaisirs,
Nous n'avions pas le temps de former des desirs.
Nous étions plus heureux cent fois que la Noblesse ;
Nos jours tissés de fleurs coulaient dans la mollesse ;
L'abondance régnait ; et du pieds des autels
Nous forçons au respect les crédules mortels.
Qu'êtes-vous devenus temps heureux et propices !
Ah ! si je conservais au moins mes bénéfices !

VERMON.

Vous les conserverez, c'est moi qui vous le dis ;
Ce peuple, croyez-moi, dans peu sera soumis.

L'ÉVÊQUE.

Le nom de liberté le séduit et l'enflamme,
 Et ce funeste nom règne seul dans son ame.
 Rien ne peut l'entraîner ; ces journaux , ces écrits ,
 Qui nous coûtent si chers , que nous donnons *gratis* ,
 Sans faire aucun effet tombent dans la poussière ,
 Et périssent avant d'avoir vu la lumière.

VERMON.

N'importe , nous vaincrons ce peuple audacieux ,
 Nous lui ferons sentir les maux les plus affreux ;
 Il reprendra ses fers , sa chute est infaillible.
 Tout fier de se voir libre , il se croit invincible ;
 Ivre de son triomphe , il se livre au sommeil ;
 Mais il sera frappé du plus triste réveil.
 Vingt Souverains unis embrassent notre cause ;
 Tout pour combler nos vœux s'apprête et se dispose.
 Tout va changer de face , et nous rétablirons ,
 La noblesse et le trône en vengeant nos affronts.
 Le Clergé , Monseigneur , reprendra sa puissance.
 Attendons.

L'ÉVÊQUE.

J'entrevois encor quelque espérance ;
 Mais , Comte , cependant on va vendre mes biens.

VERMON.

Et n'amenons-nous pas d'invincibles soutiens
 Qui sauront les défendre.

L'ÉVÊQUE.

Qui ; mais j'ai tout à craindre
 Leur zèle à nous servir , cher Comte , peut s'éteindre.
 Notre argent , croyez-moi , peut seul l'entretenir ,
 Quand nous n'en aurons plus nous le verrons mourir.
 Ils nous délaisseront au milieu de l'orage ;
 Mais partons de ces lieux sans tarder davantage.

VERMON.

J'y consens. Ces tableaux me font encore horreur.

SCENE II.

VERMON, L'EVEQUE, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Monseigneur, apprenez le plus affreux malheur,
On va vendre vos biens.

L'EVEQUE.

Ah! que viens je d'entendre?

VERMON.

O ciel! que nous dis-tu?

DUPRÉ.

Ce que je viens d'apprendre.
Dans ce jour, Monseigneur, ils vont être vendus,
Et Clerville en acquiert pour deux cents mille écus!

L'EVEQUE, VERMON, *ensemble.*

Clerville!

DUPRÉ.

Oui, Monseigneur.

VERMON.

Ciel!

DUPRÉ.

Oui, Monsieur le Comte.

L'EVEQUE.

Four deux cents mille écus.

DUPRÉ.

Oui, Monseigneur.

VERMON.

O honte!

(39)

L'ÉVÊQUE.

Il achette mes biens ?

DUPRÉ, *affectant de pleurer.*

Hélas ! oui, Monseigneur.

L'ÉVÊQUE.

O crime abominable ! ô mes biens ! ô douleur !

VERMON.

O rage ! ô désespoir !

L'ÉVÊQUE.

Ce coup est trop sensible !

Je succombe , cher Comte , à ce malheur horrible.

(*Il tombe dans un fauteuil.*)

VERMON.

Je ne puis concevoir que le sort en courroux ;
Puisse à ce point nous nuire et se jouer de nous.
Si d'un nouvel espoir notre ame est animée ;
Nous le voyons soudain se réduire en fumée.
Nous venons en ces lieux pour trouver un ami ,
Et nous ne trouvons rien qu'un mortel ennemi ,
Qui vous ravit vos biens au lieu de les défendre.

L'ÉVÊQUE.

A ce nouveau malheur pouvions-nous nous attendre !

VERMON.

Nous pourrons l'en punir. Le traître doit trembler.

(*A Dupré.*)

Notre troupe est venue ? il faut la rassembler.

L'ÉVÊQUE.

Oui. Hâte-toi d'aller vers cette troupe sainte ;
Ranime son courage et dissipe sa crainte.
Qu'elle venge l'Eglise et défende ses biens ;
Qu'elle frappe , en un mot , Dieu connaîtra les siens
Cours , vole.

DUPRÉ.

Oui : je vais l'exhorter , la conduire.

(*Il va pour sortir et il revient.*)

A propos , Monseigneur , j'oubliais de vous dire
Que cette troupe sainte a grand besoin d'argent ,
Qu'elle vous en demande.

L'ÉVÊQUE.

Y songes-tu ? comment !

Ils ont reçu leur paye.

DUPRÉ.

Oui ; mais cette semaine
Ils disent qu'ils auront une effroyable peine ;
Qu'il faudra qu'on se batte ; et que pour dix écus
Ils ne peuvent risquer d'être pris et pendus.
Ils veulent de l'argent , ou la troupe vous quitte.

L'ÉVÊQUE.

Les traîtres !

VERMON.

Les coquins !

L'ÉVÊQUE.

J'ai prévu leur conduite.

VERMON.

Tous ces gueux-là , sans nous , expireraient de faim.

DUPRÉ.

Ce que vous pouvez dire est inutile et vain.
Voulez-vous leur donner l'argent qu'ils vous demandent ,
Ou non ?

L'ÉVÊQUE.

Non , je ne puis. Vas , dis-leur qu'ils attendent.

DUPRÉ.

Mais ils ne veulent pas attendre un seul moment ;
Ils disent qu'ils s'en vont s'ils n'ont pas de l'argent.

L'ÉVÊQUE.

(41)

L'ÉVÊQUE.

Bouffean , je n'en ai plus.

DUPRÉ.

Point d'argent , point de *Suisses*.
Adieu ; ne comptez plus , Monsieur , sur leurs services.

L'ÉVÊQUE , *l'arrêtant , et lui donnant une bourse d'argent.*

Tiens , porte leur cela.

DUPRÉ , *prenant la bourse , et la pesant dans sa main.*

C'est bien peu , Monseigneur.

L'ÉVÊQUE.

Eh ! c'est tout ce que j'ai.

DUPRÉ.

Je vais gagner leur cœur ,
Les mettre à la raison et ranimer leur zèle.

Vous verrez , Monseigneur , si je vous suis fidèle.

(à part , en s'en allant.)

Bon ! courage Dupré , ceci ne va pas mal.

SCÈNE III.

VERMON , L'ÉVÊQUE.

VERMON.

J'ENTREVOIS un espoir dans notre sort fatal.

L'ÉVÊQUE.

Quel est-il ?

VERMON.

A présent nous sommes sans ressource.
Empruntons de Clerville , et puisons dans sa bourse.

L'ÉVÊQUE.

De Clerville !

VERMON.

De lui ! je conçois comme vous ,
Que ce moyen honteux est indigne de nous.

F

Mais nous sommes forcés dans l'état où nous sommes
De nous servir d'un traître et du dernier des hommes.

L'ÉVEQUE.

Je sais qu'il est des cas où l'on peut s'oublier ,
Où l'on doit se roidir , ou bien se replier.
S'abaisser , s'élever , selon la circonstance ;
Des Prêtres , cher ami , c'est la grande science.
Oui , cétons sans scrupule à la nécessité.
Notre besoin nous parle , il doit être écouté.
Mais enfin croyez vous que ce lâche Clerville
Voudra nous servir !

VERMON.

Où , la chose est très-facile.
Il a beaucoup d'argent , il peut nous en prêter.
Je le connais assez ; nous y pouvons compter ;
Mais il faut lui cacher nos projets , notre haine.

L'ÉVEQUE.

Je sais par quel chemin , il faut que l'on le mène.

VERMON.

Il faut dissimuler , et pour quelques momens ,
Feindre de partager ses goûts , ses sentimens.
J'aurai beaucoup de peine à pouvoir me contraindre ;
Mais je m'y resoudrai n'ayant qu'une heure à feindre.
Nous ferons éclater après notre courroux ,
Et sans rien ménager on vient ; éloignons-nous ;
Allons quelques instans dans un lieu solitaire ,
Méditer en secret ce que nous devons faire.

SCENE IV.

Madame DUROSIER , *coëffée et habillée ridicu-
lement en Vénus* ; ROSETTE , *tenant le bas
de sa robe.*

Madame DUROSIER.

PRENEZ donc garde à vous. Imbécile est-ce ainsi
Que l'on range une porte.

ROSETTE, *la prenant d'une autre manière.*

Est-ce comme ceci ?

Madame DUROSIER.

Non. Tient-on une robe avec si peu de grace-
Quelle sotte !

ROSETTE.

Madame . . .

Madame DUROSIER.

Et d'où naît cette audace.

Vous parlez. Taisez-vous.

ROSETTE.

Eh ! mais je ne dis rien.

Madame DUROSIER.

Henri n'est pas ici ?

ROSETTE.

Mais vous le voyez bien.

Pourquoi le demander, puisque je dois me taire.

Madame DUROSIER.

Vous parlez trop souvent, quand vous n'avez que faire.

ROSETTE.

Je ne dirai plus rien.

Madame DUROSIER.

Je veux que vous parliez.

ROSETTE.

Eh bien, je parlerai.

Madame DUROSIER.

Je veux que vous gardiez

Le silence.

ROSETTE.

Madame, il faut que je me taise.

Qu'que je parle.

Madame DUROSIER.

Non. Approchez cette chaise.

(Rosette approche une chaise.)

Sotte, c'est le fauteuil. Allez dire à Henri,
Que je suis toute prête, et que je suis ici,
Où vous m'ennuyez fort, où je ne sais que faire ;
Que son retardement doit me mettre en colère ;
Qu'il ne suit pas la loi d'un galant chevalier,
Et qu'il devrait ici se trouver le premier.
Allez.

ROSETTE, à part.

Je ne sais pas vraiment si ma mémoire,
Pourra bien retenir une si longue histoire.

Madame DUROSIER.

Non, demeure encor quelques instans de plus.
Peut-être il va venir.

(se levant)

Suis-je bien en Vénus ?

ROSETTE.

En Vénus !

Madame DUROSIER.

Oui, réponds.

ROSETTE.

Je ne sais.

Madame DUROSIER.

Villageoise !

ROSETTE.

Madame, comme vous je ne suis pas bourgeoise.

Madame DUROSIER.

Bourgeoise ! Ah ! l'insolente !

ROSETTE.

Et je ne puis savoir

Ce que c'est que Vénus.

Madame DUROSIER.

Je ne veux plus vous voir.

Quoi ! vous ne savez pas que c'est une Déesse ?
Je vous chasse. Sortez.

ROSETTE.

Me donne mon congé ?
Madame la Comtesse

MADAME DUROSIER.

Non. J'ai pitié de vous.
Demeurez. Vous avez adouci mon courroux.

ROSETTE.

Madame la Comtesse a l'ame bienfaisante.
Mais, Madame, en Vénus que vous êtes charmante.

MADAME DUROSIER.

Tu trouves.

ROSETTE.

Oui, vraiment.

MADAME DUROSIER.

Henri me trouvera
Jolie !

ROSETTE.

Oui, très-jolie ; il vous adorera.
Il croira voir un ange.

MADAME DUROSIER.

Ah ! que j'en suis ravie !

(*A part.*)

Elleraisonne bien. (*lui donnant de l'argent.*) Prenez cela ma mie.
Je sais récompenser quand on sait me servir.
Va-t-en chercher Henri ; cours, dis-lui de venir.

ROSETTE.

Madame la Comtesse est bonne, autant que belle.
Je cours vous obéir. (*A part, en s'en allant.*)

Je suis plus fine qu'elle.

SCÈNE V.

Madame DUROSIER.

CETTE Fille me plaît. Dans tout autre moment
 J'aurais pu l'écouter. Mais j'attends mon amant.
 Loin de lui tout m'attriste, et rien ne m'intéresse ;
 Il est l'unique objet de ma vive tendresse.
 Henri réunit tout pour captiver mes sens.
 Il est jeune, bien fait, charmant, plein de talens,
 Il aime avec transport ; en lui tout se rassemble.
 Ah ! que ne pouvons-nous quitter ces lieux ensemble
 Pour aller habiter quelque déserts charmaux,
 Et vivre tous les deux en Héros de Romans,
 Oublier l'univers dans notre sort prospère ;
 Occupés du seul soin de nous voir, de nous plaire ;
 De faire répéter et la nuit et le jour,
 Nos soupirs amoureux aux échos d'alentour ;
 De mêler notre voix aux chants des tourterelles,
 Et de prendre à jamais leurs amours pour modèles.
 Mais sans aller si loin je puis m'unir à lui ;
 Et je puis, si je veux, l'épouser aujourd'hui.
 Quel plaisir j'en conçois ! ... quoi ! j'aurai la faiblesse,
 De prendre pour époux un homme sans noblesse !
 Sans aïeux ! ... mais je l'aime, et cela me suffit.
 L'amour que j'ai pour lui l'élève et l'ennoblit.
 Je l'aperçois ; je veux sans tarder davantage ..
 Quoi ! mon frère le suit, et ma nièce. Ah ! j'enrage.
 Quel maudit importun. On nous trouble toujours,
 Nous ne pouvons jamais parler de nos amours.

SCÈNE VI.

M. CLERVILLE, ELISE, *tenant une guitare*,
 Madame DUROSIER, HENRI.

M. CLERVILLE, *riant*.

Ah ! vous êtes-là drôlement costumée.

Madame DUROSIER, *à Henri*.

Suis-je bien en Vénus ?

HENRI.

Fort bien.

Madame DUROSIER.

J'en suis charmée.

ELISE, *à part, en riant.*

Ma tante perd l'esprit.

Madame DUROSIER, *montrant le clavessin.*

Pourquoi cet objet-là ?

M. CLERVILLE.

C'est pour vous divertir pendant qu'on vous peindra.

HENRI.

Oui, Madame, j'en ai prié Mademoiselle.

Madame DUROSIER.

Nous pouvions nous passer de la guitare et d'elle;
Mais, allons, commençons. (*à part.*) Je suis bien en courroux.
(*Haut.*) Voyons.

HENRI, *mettant la toile sur le chevalet, et prenant sa palette et ses pinceaux.*

Me voilà prêt. Madame, placez-vous.

Madame DUROSIER.

A quel endroit ?

HENRI.

Ici ; non, non, à cette place.

Le jour sera meilleur. Posez-vous avec grace.

Madame DUROSIER, *prenant une attitude forcée.*

Comment ? comme ceci ?

HE RI.

Ce corps est trop gêné.

Il faut qu'il soit plus libre et plus abandonné.

Madame DUROSIER, *se penchant le corps*

Est-ce comme cela ?

HENRI.

Vous perdez l'équilibre,
Je vous l'ai déjà dit, prenez un air plus libre.

MADAME DUROSIER, *prenant une attitude ridicule.*
Suis-je bien ?

HENRI, *riant.*

Oui, fort bien.

M. CLERVILLE, *à part.*

Je ris de tout ceci.

HENRI.

Ne bougez pas. Je peins. (*à Elise.*) Asseyez-vous ici.

(*Elise s'assied vis-à-vis Henri, à côté de Madame Durosier, M. Clerville s'assied à côté de Henri, et il le regarde peindre.*)

M. CLERVILLE, *à Elise.*

Allons de bien chanter il faut que tu te piques.

ELISE.

Je m'en vais vous chanter des vers patriotiques.

M. CLERVILLE.

Bon !

MADAME DUROSIER.

En parlant de vers, j'en ai de très-jolis.

(*Elle se déplace pour donner ses vers à Elise.*)

Lès voilà. Chantez-les, vous en serez ravis.

HENRI.

Si vous vous dérangez, je ne pourrai rien faire.

MADAME DUROSIER.

Ah ! qu'il faut s'asservir pour se faire portraire !
Voilà comme j'étais.

(*Elle se place d'une autre manière.*)

ELISE

ÉLISE, à part, en lisant les vers.

Ah! que vois-je!

M. CLERVILLE, bas à Henri.

Mon cher

Ce ne sont point ces traits.

HENRI.

Je ne fais qu'ébaucher.

ÉLISE, rendant les vers à sa tante.

Tenez voilà vos vers ; permettez-moi ma tante
De ne pas les chanter.

M. CLERVILLE.

Pourquoi ma fille ? chante.

ÉLISE.

Je ne puis.

Madame DUROSIER.

Chantez-les ; faites-moi ce plaisir.

M. CLERVILLE.

C'est Vénus qui t'en prie, il te faut obéir.

ÉLISE.

Mon père. . .

M. CLERVILLE.

Je le veux , ta tante le demande.

ÉLISE.

Daignez m'en dispenser.

M. CLERVILLE.

Non. Je te commande.

(*Elise prélude sur son clavessin, avant de chanter.*)

ÉLISE, chantant et s'accompagnant sur son clavessin,

(1) Elise envain je veux contraindre
Et mes jeux et mon tendre amour.

(1) L'air noté de ces Couplets et de ceux du second Acte, se trouve à Paris chez Mlle. Bareilly, rue Galande, N^o. 47.

HENRI, *vivement à part.*

O ciel ! ce sont mes vers.

ELISE, *continuant.*

Ils s'enflamment loin de s'éteindre ,
Et j'en soupire nuit et jour.
Ma main tremble , et n'ose vous peindre
Ma peine et les vœux de mon cœur :
Mais le vôtre pourra me plaindre
S'il ne partage mon ardeur.

Madame DUROSIER, *à part.*

Que mon cœur est ému !

M. CLERVILLE.

Ces vers sont très-jolis ,
Et tu les chantes bien. J'en suis charmé. Poursuis.

ELISE.

Hélas ! depuis que je vous aime
J'ai tout perdu , tout m'est ôté ,
Mon repos et ma raison même
Et mon-cœur et ma liberté.
Vos charmes que mon cœur adore ,
Y seront gravés pour toujours
Et cet amour qui me dévore
Ne finira qu'avec mes jours.

Madame DUROSIER, *se pâmant.*

Ah ! je me sens ravie , et mon ame me quitte.

(Elle tombe dans un fauteuil , qui est derrière elle.)

M. CLERVILLE.

Ma sœur se trouve mal ! ah ! secourons-la vite.

ELISE.

Ma tante !

*(Elle tire un flacon de sa poche , et elle fait respirer l'eau
qu'il renferme à sa tante.)*

M. CLERVILLE.

Son visage est vraiment sans couleur.

HENRI, *à part.*

La bonne scène. *(Madame Durosier revient à elle.)*

M. CLERVILLE.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ma sœur !

Madame DUROSIER.

Ce n'est rien. Ce n'est rien, n'ayez aucune crainte.

M. CLERVILLE.

Et quel est donc le mal dont vous êtes atteinte ?
Je m'en vais envoyer chercher le Médecin.

HENRI.

Madame en a besoin.

Madame DUROSIER.

Non, non.

M. CLERVILLE.

Eh, c'est envain

Que vous voulez cacher le mal qui vous oppresse.
Vous êtes très-malade.

Madame DUROSIER.

Eh ! non ; cette faiblesse

Vient de mon attitude.

M. CLERVILLE.

Ah ! c'est très-différent.

Reposez-vous.

Madame DUROSIER.

Je suis bien remise à présent.

Mais voyons mon portrait. C'est bien là mon visage.
Il faut le colorer encore davantage.

M. CLERVILLE, *regardant aussi le portrait.*

A parler franchement, je n'y vois rien de vous.

Madame DUROSIER, *regardant toujours le portrait.*

Je suis très-bien.

M. CLERVILLE.

Ces traits sont trop fins et trop doux.

Je vois dans ce portrait, tous les traits de ma fille.

HENRI, à part.

Il a raison. (*haut.*) Monsieur, c'est un air de famille.

M. CLERVILLE, regardant toujours le portrait.

C'est elle. Je suis sûr que l'on la reconnaît.

Madame DUROSIER.

Moi, je gage que non.

ELISE, à part.

Il a fait mon portrait.

M. CLERVILLE.

Oh! je veux vous convaincre, et je veux qu'on le voie.

Madame DUROSIER.

A vous voir confondu j'aurai beaucoup de joie.
Faites venir Louis, il s'y connaît.

M. CLERVILLE.

Hola!

(*Un laquais entre.*)

Faites venir Louis. (*le laquais sort.*)

SCÈNE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, VERMON, L'ÉVÊQUE.

M. CLERVILLE.

Ah! Messieurs vous voilà;
Vous yenez à propos. Nous sommes en querelle.
Vous nous mettez d'accord.

VERMON.

Comptez sur notre zèle.

M. CLERVILLE.

Je suis allé pour vous voir , mais vous étiez sortis.
Avez-vous vu mon parc ?

VERMON.

Nous en sommes ravis.

L'ÈVEQUE.

Il n'est rien de plus beau.

M. CLERVILLE.

Nous le verrons ensemble.

Mais voyez ce portrait. On prétend qu'il ressemble
A ma sœur ; elle veut qu'il lui ressemble fort.
Moi je soutiens que non. Qui de nous deux a tort ?

VERMON, *sans voir le portrait.*

Vous avez raison.

L'ÈVEQUE, *sans voir le portrait.*

Oui , jamais cette peinture
Ne vous a rassemblé, Madame, je vous jure.

M. CLERVILLE.

J'y trouve de ma fille , et la mise et les traits.

L'ÈVEQUE.

Moi de même.

VERMON.

J'y vois sa grace , ses attraits.

M. CLERVILLE, *à sa sœur.*

Eh bien ! vous taisez-vous , vous êtes interdite.

Madame DUROSIER, *à part.*

Cachons-lui mon dépit. (*haut*) Adieu donc je vous quitte.

M. CLERVILLE.

Vous faites bien , allez prendre quelque repos.

SCENE VIII.

M. CLERVILLE, ELISE, HENRI, LOUIS,
VERMON, L'EVEQUE.

M. CLERVILLE.

Vous avez vu, Messieurs, tous ses plus beaux tableaux,
Je veux vous faire voir quelle est sa poésie.
Vous en serez charmé.

LOUIS.

Pardonnez, je vous prie,
Si je vous interromp, Monsieur, je viens savoir.

M. CLERVILLE.

Ah! je ne veux plus rien. Henri faites nous voir,
Ou votre Comédie, ou bien votre poëme.
Tous deux également intéressent de même.
Non, montrez-nous plutôt cette Epître.

HENRI.

Ah! je sais.

Je m'en vais la chercher.

(Il entre dans un cabinet.)

VERMON, à part.

Quoi! le fait-il exprès!

M. CLERVILLE.

Asseyons-nous.

(Il fait signe à Louis d'avancer des sièges.)

LOUIS.

Monsieur voulez-vous que j'écoute.
La lecture des vers qu'on va lire?

M. CLERVILLE.

Sans doute.

Assis-toi là.

LOUIS, *faisant des difficultés.*

Monsieur . . .

M. CLERVILLE.

Fais ce que je te dis.

LOUIS.

Je sais très-bien.

M. CLERVILLE.

Je veux qu'ici tu sois assis.

(*Louis s'assied à côté de l'Evêque qui éloigne son siège de lui.*)

M. CLERVILLE.

Messieurs, voici Henri. Soyons dans le silence.

Ne l'interrompons pas. De sa vive éloquence

Vous serez pénétrés (*à Henri.*) Asseyez-vous ici.

(*Henri s'assied.*)

HENRI, *lisant.*

Epître à mon maître, à mon meilleur ami.

- » Peuple qui fis des Rois la Puissance suprême.
- » Peuple qui fus long-tems avili par toi-même ;
- » Toi, qui reçus des lers pour prix de tes bienfaits
- » Reprends tout mon pouvoir, et sois libre et Français.
- » Tes ennemis ont vus ta force et ton courage.
- » Ta valeur a vengé ta honte et ton outrage...

VERMON, *à part.*

Ah ! je n'y puis tenir !

HENRI, *continuant.*

« Achève tes travaux.

- » Peuple sois désormais un peuple de Héros.
- » Abjure pour toujours la haine et la vengeance.
- » Si tu veux être libre abhorre la licence
- » Tes maîtres orgueilleux sont soumis et vaincus :
- » Fais-toi craindre aujourd'hui par tes seules vertus.
- » Si des tyrans obscurs, des prêtres sacrilèges
- » Cherchent à t'égarer et te tendent des pièges.

» Fuis-les avec horreur , et méprise leur or.
» La liberté de l'homme est son plus beau trésor !

VERMON , *se levant furieux.*

C'en est trop ; je ne puis contenir ma colère
Mon dépit et ma rage. Arrêtez téméraire ,
Arrêtez insolent , et craignez ma fureur.
Donne-moi cet écrit qui fait frémir d'horreur.
Que je le mette en pièce.

(*Tout le monde se lève , et Vernon arrache les vers des
mains de Henri , et les déchire.*)

L'ÉVÊQUE.

Oui , rien n'est plus impie :
L'Auteur est Hérétique , et je l'excommunie.

M. CLERVILLE.

Ah ! que vois-je ! . . .

HENRI.

Il faut . . .

ELISE.

Ciel !

M. CLERVILLE.

Perdez-vous la raison ?

VERMON.

C'est vous qui la perdez.

M. CLERVILLE.

Qu'entends-je ! vous ! Vernon !
Que je crus mon ami

VERMON.

Qui ! moi ? l'ami d'un traître !

HENRI.

Insolent ! tu sauras

LOUIS,

(57)

LOUIS, *voulant se jeter sur Vernon.*

Traiter ainsi mon maître !

HENRI,

Mais sortons.

VERMON.

Viens.

LOUIS.

Allons.

ELISE, *retenant Henry.*

Où voulez-vous aller.

HENRI.

Les punir.

ELISE.

Demeurez.

M. CLERVILLE.

Tant je suis indigné. Restez. Non, je ne puis parler,

HENRI.

C'est inutile.

LOUIS.

Ne nous retenez pas. Sachez M. Clerville,
Leurs desseins, leurs complots criminels et honteux ;
Sachez qu'ils vous croyaient aussi perfide qu'eux.

VERMON.

Malheureux !

LOUIS.

Ils venaient dans l'espérance affreuse,
De vous mettre, Monsieur, dans leur trame odieuse,
De vous tirer voire or pour solder les bandits
Qui les suivent, qui vont ravager ce pays,
Ils les amènent tous pour arrêter la vente
Des biens nationaux.

H

M. CLERVILLE.

Quoi ! c'est-là votre attente ?
Quoi ! vous veniez chez moi dans cet affreux projet ?

LOUIS.

J'ai tout su de Dupré , leur infâme valet.

ELISE.

Se peut-il ?

HENRI.

Je le crois.

M. CLERVILLE.

Mais ils vont me connaître.
Ils vont voir si Clerville est un perfide , un traître.
Holla , la Fleur , Bressant , Gerdon , Michel , Evreux ,
Venez , accourez tous.

LOUIS.

Eh ! qu'est-il besoin d'eux ?

VERMON.

Quel est votre dessein ? Que prétendez-vous faire ?

M. CLERVILLE.

Mon devoir. (*Aux laquais qui entrent.*) Approchez.

VERMON, tirant son épée.

Qu'ils craignent ma colère.
Venez , si vous l'osez.

ELISE, effrayée.

O ciel !

HENRI, saisissant l'épée de Vermon.

Ne craignez rien.

LOUIS, saisissant aussi *Vernon*.

Il n'est pas dangereux, nous l'arrêterons bien.

L'ÈVEQUE.

Où suis je ! et quelle horreur !

M. CLERVILL.

Qu'on les mette à ma porte.

On doit traiter ainsi des gens de cette sorte.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. CLERVILLE, Madame DUROSIER.

Madame DUROSIER.

Vous venez là de voir une terrible scène !
Ma méprise en est grande, et j'en reviens à peine.

M. CLERVILLE.

J'en suis encor, ma sœur, plus que vous étonné :
J'en suis aussi confus, que j'en suis indigné.
Vernon ! lui, que je crus l'ami le plus sincère !
Lui ! que j'aurais aimé comme mon propre frère ,
Se comporter ainsi ! . . . Que les cœurs des mortels
Que l'on croit vertueux, sont souvent criminels !
Pour l'Evêque, à mes yeux il n'est pas moins coupable.
Sa conduite est encor bien plus abominable ;
Mais elle surprend moins. Ce n'est pas d'aujourd'hui
Que d'indignes prélats agissent comme lui.

Madame DUROSIER.

Mais, à vous parler vrai, vous les avez, mon frère,
Très-mal traités.

M. CLERVILLE.

J'ai fait ce que je devois faire.

Madame DUROSIER.

Vous vous êtes conduit avec trop de rigueur.

M. CLERVILLE.

On n'en a jamais trop pour un conspirateur.

Madame DUROSIER.

Vernon fut notre ami . . .

M. CLERVILLE.

Vernon n'est plus qu'un traître.

Quand des amis le sont , on doit les méconnaître.

Je vais faire donner à nos Municipaux

Avis de leur conduite et de leurs noirs complots.

Madame DUROSIER.

Vous ne le ferez pas.

M. CLERVILLE.

Vous prenez leur défense!

Madame DUROSIER.

Oui , j'embrasse leur cause , elle exige vengeance.

On leur a tout ravi , bien , rang et dignité.

M. CLERVILLE.

Ils seront Citoyens , rien ne leur est ôté.

Nous naissons tous égaux. Notre Assemblée auguste . . .

Madame DUROSIER.

Ne sait ce qu'elle fait.

M. CLERVILLE.

Comment?

Madame DUROSIER.

Je parle juste.

Est-il en son pouvoir d'abolir en son gré

Tout ce que les humains avoient de plus sacré?

M. CLERVILLE.

Quelles sont donc enfin ces choses si sacrées?

Mais , sur-tout , dites-moi qui les avoit créées?

Madame DUROSIER.

Qui ? les hommes.

M. CLERVILLE.

Eh bien ! s'ils ont formé des loix,
 N'avons-nous pas, ma sœur, aussi les mêmes droits ?
 Devons-nous imiter leurs fautes, leurs foiblesses ?
 Respecter leurs erreurs, leurs vices, leurs bassesses ?
 Non, non : et nous devons avoir trop à rougir
 D'avoir pu si long-tems les voir et les souffrir,
 La France enfin renaît, et prend un nouveau lustre.
 Elle étoit avilie, elle devient illustre ;
 Elle a formé des loix qu'admire l'Univers ;
 Elle a tout fait enfin, elle a brisé ses fers.

Madame DUROSIER, *avec ironie.*

Vantez sur-tout la loi qui détruit la noblesse.

M. CLERVILLE.

C'est le Décret auquel je vois plus de sagesse.
 Il fonde le bonheur de la société.
 On voit tout prospérer où naît l'égalité.
 Mais les distinctions sont les sources du vice :
 Font naître le mépris, la haine, l'injustice :
 Elles divisent tout ; et rendent les humains.
 Insensibles, méchans, sots, orgueilleux et vains.
 La douce égalité ne fait naître au contraire
 Que l'amour, la concorde, et la paix sur la terre.
 Elle unit les mortels, les rend doux, bienfaisans.
 Elle fait triompher les vertus, les talens ;
 Enfin, elle rend l'ame élevée, intrépide.
 La noblesse la rend basse, esclave et stupide.

Madame DUROSIER.

Je vous prouverai bien . . . mais laissons cet objet.
 Parlons pour ce moment sur un autre sujet.
 J'ai formé le dessein de sortir du veuvage,
 Je veux me marier.

M. CLERVILLE.

Vous ? ma sœur ? à votre âge ?

Madame DUROSIER.

A mon âge ! je suis, je crois, dans mon printems.
 D'ailleurs le mariage est très-bon en tout tems.

M. CLERVILLE.

Quel est l'heureux mortel, dont votre ame est éprise?

Madame DUROSIER.

Mais c'est Henri.

M. CLERVILLE.

Henri!

Madame DUROSIER.

D'où vient cette surprise?

M. CLERVILLE.

Vous voulez l'épouser?

Madame DUROSIER.

Comme un autre.

M. CLERVILLE.

Henri

Ne vous convient, ma sœur, nullement pour mari.

Madame DUROSIER.

Eh, pourquoi, s'il vous plaît? daignez donc m'en instruire.

M. CLERVILLE.

Et par mille raisons que je ne puis vous dire.

Un jeune homme qui n'a pas encor vingt-deux ans

Peut-il vous convenir?

Madame DUROSIER.

Sans doute.

M. CLERVILLE.

J'y consens,

Puisque vous le voulez. Ne parlons pas de l'âge,

Henri ne songe pas sans doute au mariage.

Quand il y songerait qui vous assurera

De son amour pour vous? qu'il vous épousera?

MADAME DUROSIER.

Allez, nous connaissons le pouvoir de nos charmes.
Henri n'a pu les voir, sans leur rendre les armes.
Enfin il a pour moi l'amour le plus parfait.

M. CLERVILLE.

Qu'entends-je ? se peut-il ! Henri vous aimerait ?

MADAME DUROSIER.

Il m'adore.

M. CLERVILLE, *riant*.

Ah ! ah ! ah !

MADAME DUROSIER.

Que prétendez-vous dire ?

M. CLERVILLE, *riant encore plus fort*.

Ah ! ah ! il vous adore !

MADAME DUROSIER.

Où. Qu'avez-vous à rire.

M. CLERVILLE, *riant*.

Vous êtes bien crédule, et bien bonne, ma sœur,

MADAME DUROSIER.

En quoi donc, s'il vous plaît ?

M. CLERVILLE.

De croire à son ardeur.

MADAME DUROSIER.

Où, j'y crois ; et ces vers que vous chantait ma nièce,
Vous prouveront assez, s'il m'aime avec tendresse,

M. CLERVILLE.

Comment ! il aurait fait ces jolis vers pour vous ?

Madame

MADAME DUROSIER,

Assurément. Enfin , je le fais mon époux.
Je veux récompenser une flamme si belle.
Courez pour lui porter cette heureuse nouvelle.

M. CLERVILLE.

Je vais la lui porter , avec plaisir , ma sœur.
Et puisque cet hymen peut faire son bonheur ,
Je le vois avec joie ; et mon ame est ravie .
Qu'un homme que j'estime à ma maison s'allie .
Je vous quitte , et je vais le voir dans ce moment.

MADAME DUROSIER.

Vous viendrez me trouver dans mon appartement.
Je m'en vais vous attendre avec impatience.

SCENE II

HENRI, LOUIS.

HENRI, à part , *apercevant Madame Durosier , et se retirant un peu en arrière.*

MADAME Durosier !

LOUIS.

Où , de leur insolence
Je pense qu'ils ne sont pas assez bien payés.
Ils ont été , je crois , assez humiliés ;
Mais il fallait encor , d'une main non légère ,
Les secouer tous deux d'une bonne manière.
Ah ! sans Monsieur Clerville , ils auraient vu beau jeu
Et nous les aurions bien arrangés ventre-bleu.
Mais je ne reviens pas de leur excès d'audace !
Nous insulter ici , nous menacer en face !
Qui peut donc , dites-moi , leur donner un tel front ?

HENRI.

La rage , la fureur.

LOUIS.

Partout, on les confond.
 Ils doivent bien savoir que deux cents démocrates,
 Feraient fuir devant eux deux mille aristocrates.
 Notre ombre seulement les fait trembler de peur.
 Nous arrêterons bien leur rage et leur fureur.

HENRI.

Ils n'ont jamais connu le droit de la justice.
 Ce mot seul dans leurs cœurs fait naître le supplice.
 Ils écartent leur haine, un aveugle transport,
 Et toute leur raison est le droit du plus fort.

LOUIS.

Mais nous l'avons ce droit ; et sans doute nous sommes
 Les plus forts.

HENRI.

Il est vrai ; mais nous sommes des hommes,
 Et l'humanité parle à nos cœurs attendris.
 Nous oublions bientôt qu'ils sont nos ennemis.

LOUIS.

Non, non, n'oublions rien ; souvenons-nous sans cesse,
 De leur méchanceté, de leur scélératesse.
 Ne les épargnons pas ; en tous tems, en tous lieux.
 Oui, chacun à son tour, il faut agir comme eux.

HENRI.

Non, non, n'imitons pas leur lâcheté perfide,
 Qu'un autre sentiment nous anime et nous guide.
 S'ils furent oppresseurs, ne le soyons jamais.
 Imitons des vertus, et non pas des forfaits.
 Gardons-nous de souiller nos travaux, notre gloire,
 Et ne laissons de nous qu'une illustre mémoire.
 Donnons un grand exemple aux peuples à venir.
 Montrons-leur qu'on doit vaincre, et non pas s'avilir.
 On n'a déjà que trop signalé la vengeance.
 Réparons ces excès du moins par la clémence.
 Ne soyons dangereux qu'au milieu des combats.
 Puniions les tyrans ; mais ne le soyons pas.
 Trop souvent dans l'excès d'une aveugle licence
 On épargne le crime, on frappe l'innocence.

Laissons agir les loix , et soyons-leur soumis ,
 Elles nous vengeront de nos vils ennemis ?
 Nous pouvons à présent nous reposer sur elles.
 Ainsi respectons-les , et soyons-leur fidèles.
 Nous le devons au moins si nous voulons jouir
 De la paix , du bonheur , qui paraissent nous fuir.
 Nous le devons aussi pour conserver encore
 L'auguste liberté qui luit à son aurore.
 Elle descend du ciel , et revient parmi nous.
 Ah ! pour la conserver , réunissons-nous tous.
 Qu'elle règne en nos cœurs , qu'elle soit notre idole ;
 Que tout pour elle enfin , et s'oublie et s'immole.
 La liberté de l'homme est un présent des Dieux ,
 Que nous devons chérir , et révéler comme eux !

LOUIS.

Ah ! que c'est bien parler ! et que je vous admire ,
 A tout cela , Monsieur , je ne saurais rien dire.
 Je suis de votre avis. Que la raison morbleu ,
 A de pouvoir sur l'homme , et le change dans peu.

(*Appercevant Dupré.*)

Mais que vois-je ?

SCÈNE III.

HENRI, LOUIS, DUPRÉ.

DUPRÉ, *au fond du théâtre.*

Ils m'ont vus , demeurons.

LOUIS, *allant à lui.*

Double traître !

Scélérat ! devant moi , tu peux oser paraître ?
 Ah ! tu m'as échappé tantôt ; mais à présent
 Tu n'échapperas pas.

HENRI, *le rattrapant.*

Qu'avez-vous ? doucement.

LOUIS, *voulant toujours se jeter sur Dupré.*

Monsieur, c'est le valet de ces aristocrates.

DUPRÉ.

Moi ! je suis le plus grand de tous les démocrates.

HENRI, *à Louis, en le retenant.*

Je vais l'interroger. (*à Dupré.*) Parlez, répondez-nous,
Que venez-vous chercher, et que demandez vous ?

LOUIS.

Hâte toi de parler.

DUPRÉ :

Je viens chercher un homme
Qui fait, à ce qu'on dit,

LOUIS.

Achève, ou je t'assomme.

DUPRÉ.

Qui compose des vers et qui fait des tableaux
Qui sont, dit-on,

LOUIS, *levant le bras.*

Qui sont !

DUPRÉ, *changeant de ton.*

Qui sont, dit-on, très-beaux

HENRI.

Je suis cet homme ; au fait, qu'avez-vous à me dire ?

DUPRÉ.

Faites que ce garçon de ce lieu se retire.

HENRI.

Non il n'est pas de trop, parlez, c'est mon ami.

(69)

DUPRÉ.

Je ne puis m'expliquer, s'il ne s'en va d'ici.

HENRI.

Retirez-vous, Louis.

LOUIS.

Moi, je n'en veux rien faire.

Vous me le permettrez, Monsieur, sans vous déplaire.
Je ne vous quitte pas.

HENRI.

Faites-moi ce plaisir.

De grace éloignez-vous.

(Il lui fait signe d'entrer dans la coulisse.)

LOUIS.

C'est pour vous obéir.

Je sors ; mais que le traître évite ma rencontre,
Et qu'à mes yeux jamais son destin ne le montre.

(Il entre dans une coulisse.)

HENRI.

Nous voilà seuls !

DUPRÉ, après avoir regardé si Louis est loin.

Monsieur le Comte de Vernon . . .

HENRI.

Arrête malheureux, et supprime ce nom !

DUPRÉ.

Pourquoi donc ?

HENRI.

Obéis! . . .

DUPRÉ.

Il est Comte, vous dis-je.

Et Comte, qui plus est, de la plus haute tige.

Il l'est et le sera malgré tous les jaloux,

Et nos représentans, et leurs décrets et vous.

H E N R I .

Misérable ! oses-tu . . .

D U P R É , *changeant de ton.*

Qui, moi ? que Dieu m'en garde !

Cet objet-là, Monsieur, en rien ne me regarde.

Je remplis mon message, et fais ce qu'on me dit.

Je me tais, et vous rends ce petit mot d'écrit.

H E N R I , *prenant le billet et lisant.*

« J'aurois pu différer de te punir ainsi que l'infâme Cler-
 » ville ; mais c'est pour prévenir les horreurs que tu pourrais
 » encore commettre que je veux avancer ton châtement, et
 » m'abaisser à me battre avec toi. Tu l'avois désiré : je te
 » prévien, et je t'attends ici près ; viens me prouver, si
 » tu l'oses, que ce vil peuple, que tu vantes tant, est
 » aussi brave que tu le dis, et qu'il mérite d'être libre. »

(Après avoir lu.)

Oui je lui prouverai qu'il mérite de l'être,

(à Dupré.)

Ou je mourrai. Va dire à ton indigne maître

Que j'irai pour venger dans son sang odieux

Ce peuple qu'il outrage et qu'il connaît mieux.

Cours, vole.

*(Dupré va pour sortir, et il se heurte contre Louis, qu'il entre.)*L O U I S , *lui donnant un soufflet.*

Arrête, il faut passer par la fenêtre!

Oh ! tu veux fuir envain !

(Dupré lui échappe, et se sauve.)

SCÈNE IV.

H E N R I , L O U I S .

L O U I S .

Il m'échappe ; le traître !

H E N R I .

En bien, que dites-vous, Louis, de tout cela ?
 Vous avez entendu ?

LOUIS.

J'écoutais tout de là :
J'ai frémi comme vous. Rien n'égale, je pense,
L'excès de leur fureur et de leur insolence.
Mais avez-vous bien pu, Monsieur, vous engager
D'aller vous battre ?

HENRI.

Oui.

LOUIS.

Mais savez-vous quel danger...

HENRI.

On doit tous les braver pour servir la Patrie.

LOUIS.

Pour elle, comme vous je donnerais ma vie ;
Mais ici sagement j'ose vous conseiller
De n'aller point vous battre.

HENRI

Ah ! je vais y voler !
Vous, qui devriez plutôt exciter mon courage,
Pouvez-vous, dites moi, me tenir ce langage ?
Vous, que j'ai vu tantôt de fureur transporté !
Je m'étonne de voir votre tranquillité.

LOUIS.

Ecoutez-moi, Monsieur. Ce sang froid me suggère
Un avis que je crois et sage et salutaire.
Songez que c'est en vain que vous exposerez
Votre vie.

HENRI.

Eh comment ?

LOUIS.

Oui, quand vous le tuerez,
Bien loin de le punir, vous lui rendrez service.
A des gens tels que lui la vie est un supplice.

La rage , les remords les rendent malheureux ;
 Et la mort , en un mot , est un bienfait pour eux ;
 Mais quand on est heureux , qu'on aime son semblable ,
 Qu'on défend l'innocent que l'injustice accable ,
 Qu'on chérit les vertus et qu'on sert son pays ,
 Le duel , dites-moi , peut-il être permis ?

H E N R I .

Oui , vous avez raison , le duel déshonore ;
 Il est barbare , affreux ; plus que vous je l'abhorre .
 Souvent dans ces combats l'innocence périt ,
 Quand le crime insolent triomphe et s'applaudit .
 J'accepte le cartel que Vermon me propose ;
 Mais s'il ne s'agissoit que de ma seule cause ,
 Je l'aurois refusé ; j'aurois cru le pouvoir ;
 Pour moi , dans ce moment il devient un devoir .
 Il s'agit de servir , de venger la Patrie :
 Voyez si c'est en vain que j'expose ma vie ?
 Mettez dans la balance et mes jours et les siens ,
 Il peut faire couler le sang des Citoyens ,
 Faire naître le deuil , les pleurs et l'épouvante ,
 Porter par-tout la guerre en cent lieux réunissante ,
 Et dans la France entière ouvrir mille tombeaux .
 Le bien que je peux faire égale-t-il ces maux ?
 Ah ! mon cœur en frémit ! L'humanité me crie ,
 D'un ennemi cruel délivre ta Patrie ,
 Préviens tous les malheurs qu'il peut faire à l'Etat ,
 Et remplis les devoirs d'un Citoyen-Soldat .
 C'est ainsi qu'à mon cœur l'humanité s'explique .
 Je vais combattre , ami , pour la cause publique .
 Lorsqu'on veut être libre , il faut savoir mourir .
 Courons sans plus tarder ou le vaincre , ou périr !

L O U I S .

Je vous suis.

H E N R I .

Vous !

L O U I S .

Oui , moi : par vos discours , mon ami ,
 Pour la cause publique , et s'anime et s'enflamme !
 Mais , quel que fut l'objet qui vous auroit guidé ,
 Croyez-vous que Louis ne vous eût secondé ?
 Qu'il eût pu vous quitter en cette conjoncture ?
 Non : je vous aime trop ; et mon cœur vous le jure .

Je suis ainsi que vous un Citoyen-Soldat.
 Puisque vous défendez la cause de l'Etat,
 Je vais suivre vos pas avec bien plus de zèle.
 Venez ; et vous verrez si je lui suis fidèle ;
 Si j'ose comme vous affronter le danger,
 Et si je sais enfin mourir pour le venger !
 Marchons.

HENRI.

Embrasse-moi ! Combien mon ame admire
 Les nobles sentimens que ton pays t'inspire !
 Louis, sois désormais mon frère et mon ami.
 Viens ; suis mes pas ; courons chercher notre ennemi,
 Vous serez le témoin . . .

LOUIS.

Vous me faites offense.

(Il va pour sortir , et il rentre.)

Je vais m'armer. Monsieur, écoutez-moi. Je pense
 Que Vernon peut avoir quelques lâches projets.
 Je vais donc avertir deux amis d'être prêts,
 Et paraître au besoin.

HENRI.

Votre crainte est fondée :
 Agissons prudemment ; j'approuve votre idée.
 Courez pour avertir vos amis promptement.
 Soyez prêts ; et je suis à vous dans un moment.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

Le Théâtre représente un Salon , richement orné.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. CLERVILLE, Madame DUROSIER.

Madame DUROSIER.

Ah ! vous voilà ! j'allais au devant de vos pas.
J'ai cru que d'aujourd'hui vous n'arriveriez pas.
Vous avez vu Henri ?

M. CLERVILLE.

Dans l'instant je le quitte.

Madame DUROSIER.

Dites-moi sa réponse. Allons, parlez donc vite.

M. CLERVILLE.

Vous la voulez savoir bien positivement,

Madame DUROSIER.

Où peignez-moi ; sa joie et son ravissement.

M. CLERVILLE.

Apprenez que Henri ne sent rien pour vos charmes.

Madame DUROSIER.

Comment ?

M. CLERVILLE.

Il les a vu sans leur rendre les armes.

Madame DUROSIER.

Que dites-vous ?

M. CLERVILLE.

Je dis qu'il ne sent rien pour vous ;
Il renonce au bonheur de se voir votre époux.

Madame DUROSIER.

Qui ; lui ! vous plaisantez.

M. CLERVILLE.

Du tout , je vous assure...

Madame DUROSIER.

Je ne vous croirais pas.

M. CLERVILLE.

Croyez-moi. Je vous jure...

Madame DUROSIER.

C'est inutile.

M. CLERVILLE.

Eh bien ! allez lui demander ,
Il pourra vous convaincre et vous dissuader.

Madame DUROSIER.

Oui , j'y vais ; je vous suis. C'est prendre un parti sage ;
Car vous me fâcheriez encore davantage.

SCÈNE II.

M. CLERVILLE, *seul*.

De tout ce que je vois , je demeure interdit.
Vraiment ma pauvre sœur perd tout-à-fait l'esprit.
Oui , sa folie augmente , et tous les jours empire.
Je ne la vis jamais dans un pareil délire.

SCENE III.

M. CLERVILLE, ELISE.

ELISE, *accourant du fond du Théâtre, d'un air tout éperdu.*

Ah! mon père! ah! mon père!

M. CLERVILLE.

Eh bien! qu'est-ce? qu'as-tu?
Qui t'inspire ce trouble et cet air éperdu?
D'où te vient cet effroi? qui peut le faire naître?

ELISE.

Ah! mon père! Henri. . .

M. CLERVILLE.

Henri?

ELISE.

N'est plus peut-être.

M. CLERVILLE.

Juste ciel! et comment! par quel coup imprévu? . . .

ELISE.

Hélas! de ma fenêtre, à l'instant je l'ai vu,
Là, derrière le parc, où des brigands perfides,
Signalaient contre lui leurs fureurs homicides.
Je vois le fer levé, prêt à frapper Henri.
En voyant son danger, il m'échappe un grand cri.
Henri se retournant, voit le coup et le pare,
Et renverse à ses pieds son assassin barbare.
Dans ce moment affreux et de trouble et d'effroi,
Ses regards pleins de feu se sont tournés vers moi,
Et ma vue a semblé ranimer son courage.
L'exécration de mon cœur chauffe le carnage,

Dirige les brigands , anime leur fureur.
C'est en vain que Henri fait briller sa valeur.
C'est en vain que Louis comme lui se signale,
Le nombre les accable.

M. CLERVILLE.

O fureur infernale!

ELISE.

Si l'on ne les secourt , ils vont trancher leurs jours.

M. CLERVILLE.

Hola ! suivez-moi tous. Volons à leur secours.

SCÈNE IV.

ELISE, seule.

An ! que ne puis-je aussi voler avec mon père ,
Pour défendre une vie et si belle et si chère.
Je tremble , je frémis , et mon œil éperdu ,
Croit voir encor sur lui le poignard suspendu.
Juste ciel ! si la mort ... quelle affreuse pensée !
Elle jette l'effroi dans mon ame glacée ! ...
Il mourrait sans savoir que mon cœur l'adorait ,
Qu'il partagea ses feux , qu'il fut le seul objet....
Ciel ! que vois-je ?

SCÈNE V.

ELISE , HENRI , *en Garde nationale , et ayant
la main gauche , enveloppée d'un mouchoir.*

ELISE.

Est-ce vous ? par quel bonheur extrême , ..
Quel dieu vous a sauvé ?

H E N R I.

« Mon courage et vous-même.

E L I S E.

Moi ?

H E N R I.

Ne m'avez-vous pas averti du danger.
 Vos regards n'ont-ils pas daigné m'encourager ?
 Je vous dois ma victoire, et vous en fais hommage.

E L I S E.

Non, vous ne la devez qu'à votre seul courage.
 Ah ! de quelle frayeur mes sens furent saisis !
 Que j'ai tremblé pour vous. . . ainsi que pour Louis.
 Mais quel fut le dessein, quel objet vous fit rendre
 Aux lieux où ces brigands avaient pu vous surprendre ?
 Qui put vous exposer à leurs perfides coups ?

H E N R I.

Ma patrie et moi-même et votre père et vous.

E L I S E.

Comment ?

H E N R I.

Vernon m'écrivit plein d'une indigne rage,
 Et m'appelle en duel, ou plutôt au carnage :
 Dans son billet affreux il osait insulter
 Un peuple généreux qu'il eût dû respecter :
 Pour exciter encor ma trop juste colère,
 Le perfide, outrageait, menaçait votre père.
 Je cours pour nous venger ; et le brave Louis
 Me suit, court prévenir deux fidèles amis ;
 (Car il avait prévu les desseins de ce traître.)

Nous avançons tous deux ; et nous voyons paraître
 Des brigands qui, sur nous, fendent de tous côtés.
 Les amis de Louis à pas précipités
 Viennent s'unir à nous dans ces momens terribles
 Qui, loin de nous glacer, nous rendent invincibles.
 « Amis, leur ai-je dit, il faut vaincre ou mourir,
 » C'est le sort des Français, nous devons le remplir ».

Nous nous jetons soudain , sur la troupe perfide.
 Le nombre , les poignards , rien ne nous intimide.
 Nous frappons ces brigands , et nous leur résistons ,
 Nous prenons le dessus , et nous les repoussons.
 Vermon deux fois en vain , contre nous les rappelle.
 Nous triomphons toujours de leur rage cruelle.
 Nous les forçons de fuir ; et Vermon furieux ,
 Vermon , tout éperdu , se sauve au milieu d'eux.
 Il échappe à mes coups. J'ai voulu le poursuivre.
 Mais un ami blessé , prêt à cesser de vivre ,
 Demandait mon secours. On l'apporte en ces lieux ,
 Moi , j'ai volé vers vous...

E L I S E , *apercevant la main de Henri.*

Que vois-je ? justes cieux !
 Ah ! vous êtes aussi blessé.

H E N R I , *voulant cacher sa main.*

Mademoiselle.

E L I S E.

Vous cachez votre main ! la blessure est cruelle ,
 Je le vois.

H E N R I.

Ce n'est rien.

E L I S E.

Je vois du sang , pourtant.

H E N R I.

Un poignard m'a frappé ; mais très-légèrement.

E L I S E.

Un poignard ! juste ciel ! ah ! quel malheur extrême !
 Mais pansons votre plaie. Allons je veux moi-même...

H E N R I.

Cette tendre pitié fait oublier mon mal.
 Rassurez-vous , ce coup ne peut m'être fatal.

Il est d'autres tourmens qui sont bien plus à plaindre.
 Il est une blessure , hélas ! bien plus à craindre.
 C'est celle que vos yeux ont faite sur mon cœur.
 Vous pouvez la guérir , et faire mon bonheur.
 Un mot de votre bouche , un seul mot peut suffire.
 Le refuserez-vous ?

ELISE , *tendrement.*

Eh ! que faut-il vous dire ?

HENRI.

Si vous daignez m'aimer et partager mes feux.
 Rendez-moi tout-à-fait heureux ou malheureux.
 Prononcez , ou je meurs.

ELISE :

Hélas ! mon trouble extrême
 Ne doit-il pas assez vous dire qu'on vous aime.

HENRI.

Vous m'aimez ! chère Elise , ai-je bien pu l'ouïr !
 Ah ! souffrez qu'à vos pieds j'expire de plaisir.
(Il prend la main d'Elise , et la baise avec transport.)

ELISE.

Cessez. Que faites-vous ? *(à part.)* que je me sens émue !

SCÈNE VI.

Madame DUROSIER , ELISE , HENRI , *aux*
genoux d'Elise.

Madame DUROSIER , *au fond du Théâtre.*

QU'JE VOI ! juste ciel !... peut-être que ma vue...
 Mais non , j'y vois très-clair , il est à ses genoux.

(s'avançant vers eux.)

Traître ! que fais-tu là ?

ELISE.

ÉLISE, à part.

Ma tante ?

HENRI, à part.

Où sommes-nous.

Madame DUROSIER.

J'ai lu mille romans, j'ai parcouru l'histoire ;
Mais je n'ai jamais vu de trahison si noire.
Elle porte le trouble et l'horreur dans mes sens.
Perfide ! tu trahis mes bontés , tes sermens.

HENRI.

Que vous ai-je promis ?

Madame DUROSIER.

Oseras-tu me dire

Que sur ton lâche cœur je n'eus aucun empire ?
Ne me juras-tu pas un amour éternel ?
Si tu l'oses , réponds , parle.

ÉLISE.

Qu'entends-je ? ô ciel !

Vous étiez un perfide ? ah ! serait-il possible ?

HENRI.

A ce reproche, ô ciel ! que mon cœur est sensible !
Non , ne la croyez pas. Je ne l'aimai jamais ,
Je ne lui promis rien. C'est de vos seuls attraits...

Madame DUROSIER.

O comble de noirceurs ! tiens je veux te confondre.
Prends ces vers ; lis. Voyons que pourras-tu répondre ?

(Elle lui donne les vers.)

HENRI.

Que vous avez bien tort de vous mettre en courroux,
Et que ces vers enfin ne sont point faits pour vous.

L

MADAME DUROSIER.

Pour qui sont-ils donc faits ?

HENRI.

Mais , pour Mademoiselle ,

MADAME DUROSIER.

Pour elle ! ô désespoir ! ô honte trop cruelle !
Perfide , lâche , ingrat...

HENRI.

Modérez ce transport ,
Je ne mérite pas ces noms.

ELISE.

Vous avez tort
De le traiter ainsi.

MADAME DUROSIER.

Crains aussi ma colère !
Frémis ainsi que lui. Je vais trouver mon frère.
Je m'en vais l'informer de tout ce que j'ai vu.
Adieu. J'y cours. Tremblez !

HENRI, *à part.*

O ciel ! je suis perdu !

MADAME DUROSIER, *revenant.*

Lui-même il jugera si tu n'es pas un traître ,
Un perfide , un ingrat , qu'il eût dû mieux connaître.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

ELISÉ, HENRI.

HENRI,

Je me sens confondu. Je mérite ces noms.
Pour me justifier je n'ai point de raisons.
Oserai-je paraître aux yeux de votre père ?
Que dira-t-il ? ô ciel ! mais je fuis sa colère.
Oui, c'en est fait, je vais abandonner ces lieux.
Je pars.

ELISÉ.

Qui ! vous, Henri ?

HENRI.

Recevez-mes adieux !

ELISÉ.

Que dites-vous ? ô ciel !

HENRI.

Il faut que je vous quitte.
Ma faute, mon remord, tout doit presser ma fuite.
J'ai trahi les devoirs, les droits les plus sacrés !
Je suis un malheureux !

ELISÉ.

Vous me désespérez.

HENRI.

N'augmentez point encor la douleur qui m'accable.
Je ne souffre que trop de me trouver coupable.
L'amour, hélas ! l'amour m'avait trop aveuglé,
Mais la raison m'éclaire, et mon cœur m'a parlé.
Je reconnais ma faute, et j'en verse des larmes.
Je vais pour l'expier gémir loin de vos charmes.
Je ne vous verrai plus, hélas ! que dans mon cœur.
Adieu. Je vais mourir d'amour et de douleur.

ELISE.

Arrêtez , arrêtez , qu'avez-vous à me dire ?
Qui ! vous , m'abandonner !

HENRI.

Tout mon cœur se déchire !

ELISE.

Vous voulez donc cruel me mettre au désespoir !
Puis-je vivre un instant désormais sans vous voir.

HENRI.

Je vois couler vos pleurs. Qu'ai-je fait misérable ?
Ah ! je sens à-présent combien je suis coupable ,
Arrachons-nous d'ici.

SCÈNE VIII.

ELISE , HENRI , LOUIS , *en Garde Nationale.*

LOUIS , *accourant du fond du théâtre.*

MONSIEUR , tout est perdu.

Accourez promptement.

HENRI.

Qu'est-il donc survenu ?

LOUIS.

Nous sommes assiégés par une armée entière
De brigands , dont la rage horrible et meurtrière
Va porter le pillage et la mort en ce lieu.
Vernon guide leurs pas , le regard tout en feu ,
Et l'Evêque perfide et vingt moines impies ,
Le crucifix en main excitent leurs furies.
« Frappez , leurs disent-ils , et montrez-vous chrétiens ,
» Exterminez tous ceux qui ravissent nos biens ».

HENRI.

Ah ! cher ami , courons.

(*Ils sortent.*)

ELISE, seule.

Dans ce moment d'alarmes,
Que fait mon père... ô ciel ! j'entends le bruit des armes.
Courons. (On entend le tocsin.)

SCÈNE IX.

ELISE, Madame DUROSIER, accourant d'un
air épouvauté.

Madame DUROSIER.

CIEL ! je me meurs ! (Elle tombe évanouie dans un fauteuil.)

ELISE.

Ah ! revenez à vous.
Parlez, que fait mon père ? En est-ce fait de nous ?
Elle ne répond pas. Je vois sur son visage
L'empreinte de la mort et le plus noir présage.
(On bat du tambour.)

Mais j'entends le tambour. On accourt vers ces lieux.
(On entend plusieurs coups de fusils derrière le théâtre,
Elise pousse un cri, et tombe dans un fauteuil.)

Madame DUROSIER, revenant à elle.

Où suis-je ? juste ciel ! quel est ce bruit affreux ?
(On entend encore plusieurs coups de fusils derrière le théâtre,
Madame Durosier pousse un cri et retombe dans le fau-
teuil.)

ELISE, revenant à elle.

Ah ! mon père ! ah Henri ! dans ce moment horrible,
Que faites-vous hélas ! ô ciel ! quel bruit terrible.
Ah ! volons auprès d'eux.

(Elle va pour sortir, et s'arrête au fond du théâtre.)

On vient, tout est perdu.

Et voici les brigands.

S C È N E X.

M. CLERVILLE, Madame DUROSIER, ELISE,
HENRI, LOUIS, VERMON, *Gardes nationales, Domestiques de M. Clerville, Troupe de Brigands qui combattent en reculant. Vermon est au milieu d'eux qui les anime. Henri combat à la tête de la Garde Nationale, ainsi que Louis.*

ELISE, *accourant à son père, en poussant un cri.*

Ah ! mon père.

M. CLERVILLE, *la recevant dans ses bras.*

Où viens-tu ?

(Madame Durosier se sauve, et entre dans un cabinet. Les Brigands sont repoussés, et ils sortent de la scène.)

M. CLERVILLE, *soutenant Elise, et la mettant dans un fauteuil.*

Dans quel moment ! ô ciel ! il faut que je la quitte.

(Il sort.)

ELISE, *revenant à elle.*

Je ne vois plus mon père. Ah ! volons à sa suite.

M. CLERVILLE, *revenant.*

Ma fille, à ton secours je venais promptement.

Je n'ai pu pénétrer dans cet appartement :

La porte en est fermée, et je n'ai pu les suivre ;

J'ai fait de vains efforts.

ELISE.

Ah ! ne songez qu'à vivre !

Ne vous exposez plus.

M. CLERVILLE.

Inutile desir !

(*Il s'assied.*)

Respirons un moment. L'âge vient m'affoiblir ;
 Je me sens abattu ; ma main est désarmée !
 Aussi prompt que l'éclair , dans la foule alarmée ,
 Henri volait vers moi pour défendre mes jours ;
 Il voyait mon danger , il m'observait toujours ;
 Et je l'ai vu trois fois , d'une main intrépide ,
 Ecarter , renverser une troupe perfide ,
 Ardente à me poursuivre , et qui m'environnait.
 Henri paraît ses coups ; Henri m'en préservoit :
 Tout tombait devant lui. C'est un Dieu tutélaire ,
 Ma fille , qui veillait sur les jours de ton père !

E L I S E.

Qué ne lui dois-je pas !

M. CLERVILLE.

Sans lui , sans son secours ,

Tu ne me verrais plus !

E L I S E.

Dieux !

M. CLERVILLE.

Je crains pour ses jours.

De son trop de courage il peut être victime.

Je puis ne plus le voir ! Son danger me ranime.

(*Il aperçoit un sabre à terre que les brigands ont laissé
 tomber en fuyant.*)

Allons. Je vois un fer ; je puis armer ma main ,
 Quel bonheur ! je pourrais me frayer un chemin !
 Ciel ! quel bruit , et quels cris ! Courons.

E L I S E.

Restez , de grâce.

M. CLERVILLE.

Je dois être à leur tête ; et l'honneur et ma place ,
 Tout me l'ordonne enfin.

E L I S E.

Je vous suis.

SCÈNE XI.

M. CLERVILLE, ELISE, LOUIS.

LOUIS, *accourant* :

DEMEUREZ.

Livrez-vous à la joie , et soyez rassurés.

M. CLERVILLE.

Comment ?

LOUIS.

Tous les brigands sont défaits.

ELISE.

Je respire !

LOUIS.

Dans la tour à l'instant on va tous les conduire.
 Nous les avons si bien fermés et resserrés,
 Dans cet appartement où nous étions entrés,
 Qu'ils n'ont pu se sauver, qu'ils n'ont pu se défendre.
 Vermon, épouvanté, voyant qu'il faut se rendre,
 Se cache et cherche à fuir; mais son effort est vain.
 Henri, qui l'observait, qui voyait son dessein,
 Le prévient, le poursuit dans la foule éperdue,
 L'arrête, le saisit, l'entraîne à notre vue.
 « Perfide, lui dit-il, je pourrais te punir;
 » Mais de verser ton sang serait trop m'avilir.
 » Je respecte les loix. Citoyens, qu'on l'enchaîne. »
 Pour comble de bonheur, à l'instant on amène
 Les Moines et l'Evêque au village arrêtés.
 Les Gardes aussitôt, de fureur transportés,
 Se jettent sur Vermon et sur la troupe impie;
 Mais à l'instant Henri les retient, et s'écrie:
 « Qu'allez-vous faire, amis, et quels sont vos desseins ?
 » Imitez mon exemple, et soyez plus humains.
 » Est-ce à vous de punir ? vous ne devez que vaincre. »
 On ne l'écoute pas ; il ne peut les convaincre ;

Et leurs esprits encor semblent plus s'échauffer.
« Doit-on être boureau quand on sait triompher,
Dit Henri ? Vous voulez souiller votre victoire ?
Je ne le puis souffrir ; j'aime trop votre gloire.
Immolez-moi plutôt. Frappez.

ELISE.

Ciel !

LOUIS.

A peine a-t-il dit,
Que tout le monde ému, l'embrasse et l'applaudit.
Il m'envoie à l'instant pour calmer vos allarmes.

M. CLERVILLE.

Ma fille, quel bonheur !

ELISE.

Qu'il a pour moi de charmes !

M. CLERVILLE.

Ah ! quel plaisir j'éprouve !

Madame DUROSIER, *sortant du cabinet d'où elle
a tout entendu.*

Arrêtez ; doucement ;
Et ne vous livrez pas à ce ravissement.
Apprenez un malheur horrible, inconcevable.

M. CLERVILLE.

Comment ! Que dites-vous ?

Madame DUROSIER.

La chose est incroyable.
Il vaudrait mieux cent fois que tous ces furieux
Eussent pillé, brisé, mis le feu dans ces lieux.

M. CLERVILLE.

Pardiez-vous l'esprit ?

M

MADAME DUROSIER.

Non : je m'explique, je pense.
Je l'ai vu de mes yeux, en ma propre présence.

M. CLERVILLE.

Qu'avez-vous vu ; parlez ?

MADAME DUROSIER.

J'ai vu . . . j'ai vu Henri !
Je l'ai surpris aux pieds de votre fille ; ici,
En lui baisant la main.

M. CLERVILLE.

C'est là ce mal horrible !

MADAME DUROSIER.

N'est-il pas assez grand ? Etes-vous insensible ;
Et n'en voyez-vous pas toute l'énormité ?
Eh quoi ! vous n'êtes pas de courroux transporté !

M. CLERVILLE.

Ma fille , répondez ?

ELISE.

Il est vrai , Henri m'aime.
Je ne puis le cacher ; et je l'aime de même.

MADAME DUROSIER.

Eh bien , vous l'entendez ? entrez donc en courroux.
Bon ! Je vous vois ému.

ELISE.

J'embrasse vos genoux !

M. CLERVILLE.

Ma fille , embrasse-moi !

MADAME DUROSIER.

Que vois-je ! Est-il possible !

ELISE.

Mon père !

MADAME DUROSIER.

Elle triomphe ! Ah ! coup vraiment sensible !

M. CLERVILLE.

Ah ! que je suis heureux ! Envers mon défenseur
Je pourrais m'acquitter en faisant ton bonheur !

MADAME DUROSIER, *à part.*

Sortons ; allons cacher mon dépit et ma honte.

LOUIS, *à part.*

Oh ! cette affaire ci n'est point dutout son compte.

(*Haut.*)

Mais voici notre Garde.

SCÈNE DERNIÈRE.

M. CLERVILLE , ELISE , LOUIS , HENRI ,
*à la tête de la Garde Nationale , qui défile
sur la scène.*

M. CLERVILLE, *allant à Henri.*

EMBRASSE-MOI , mon fils !

ELISE.

Quel bonheur pour tous trois ! Que mes sens sont ravis !

M. CLERVILLE.

Embrasse aussi ta femme.

HENRI.

Ah ! Que viens-je d'entendre !
Vous mon épouse ; vous ! moi ! Je pourrais prétendre ...

M. CLERVILLE.

Je m'acquitte envers toi.

ELISE.

Cher Henri, cher époux !
Ce que j'ai de plus cher m'est conservé par vous.

M. CLERVILLE.

Soyez tous deux heureux.

HENRI.

Je ne puis rien vous dire.
Aux transports que je sens, mon cœur ne peut suffire.

M. CLERVILLE.

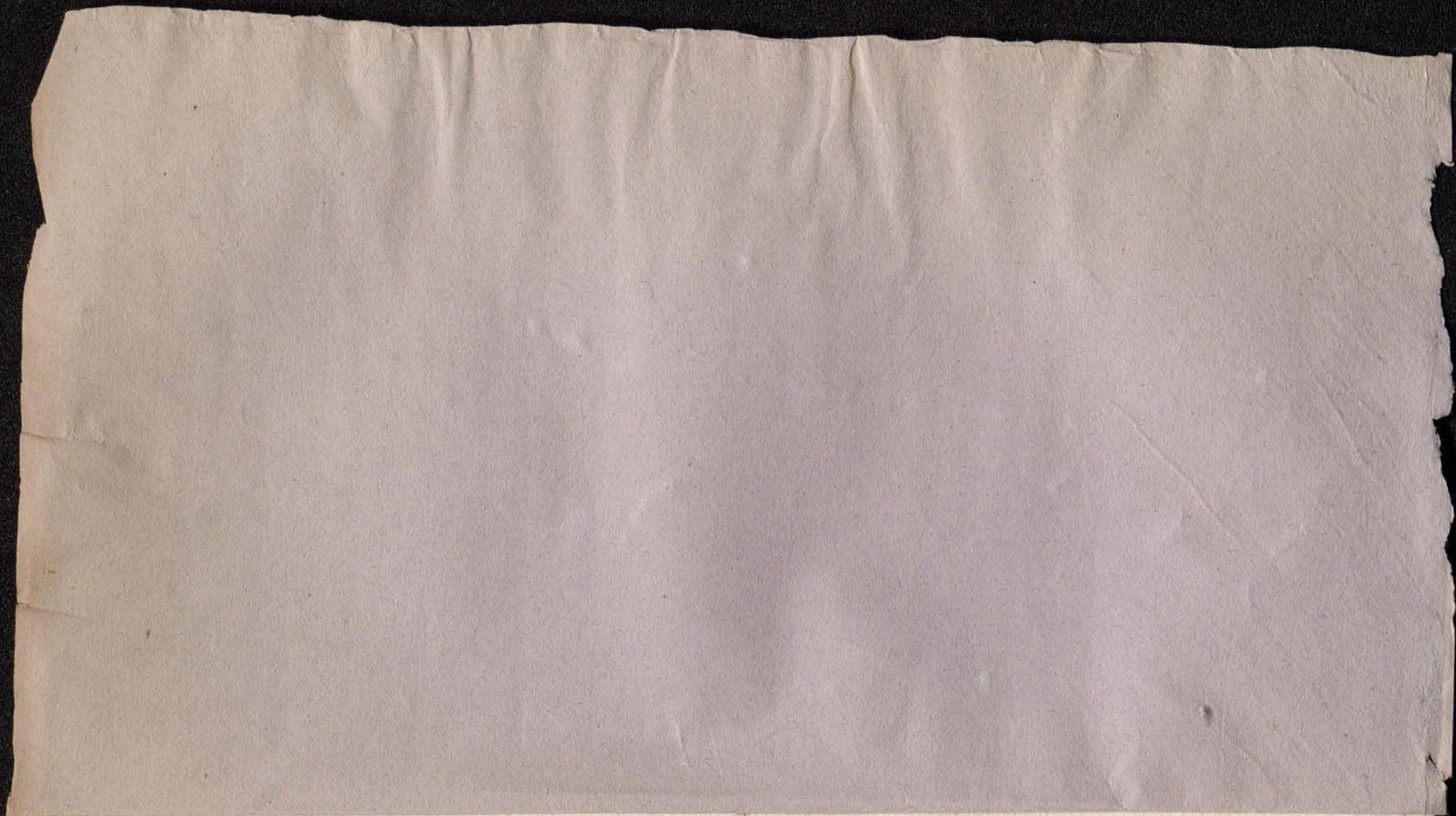
Qu'il m'est doux dans mon fils de trouver à la fois,
Et mon libérateur, et le soutien des loix.

(à la Garde nationale.)

Vous, que j'aime à vous voir vous reposer sur elles
Du soin de vous venger. Soyons leurs tous fideles.
Conduisons ces brigands devant les tribunaux,
Et faisons adjuger les biens nationaux.
Pour vous récompenser, je choisis la journée
Où nous célébrerons de Henri l'hyménée.
Je dois, mes chers amis, envers vous m'acquitter.
Montrez toujours ce zèle, et faites éclater
Et ce noble courage et ce patriotisme.
Détestez les tyrans, fuyez le fanatisme.
Citoyens vertueux, aimez l'égalité,
La Loi, la Nation et votre liberté.

Fin du cinquième et dernier acte.

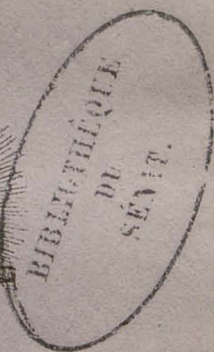
De l'Imprimerie de FROULLÉ, quai des Augustins.



Cote 524

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



13